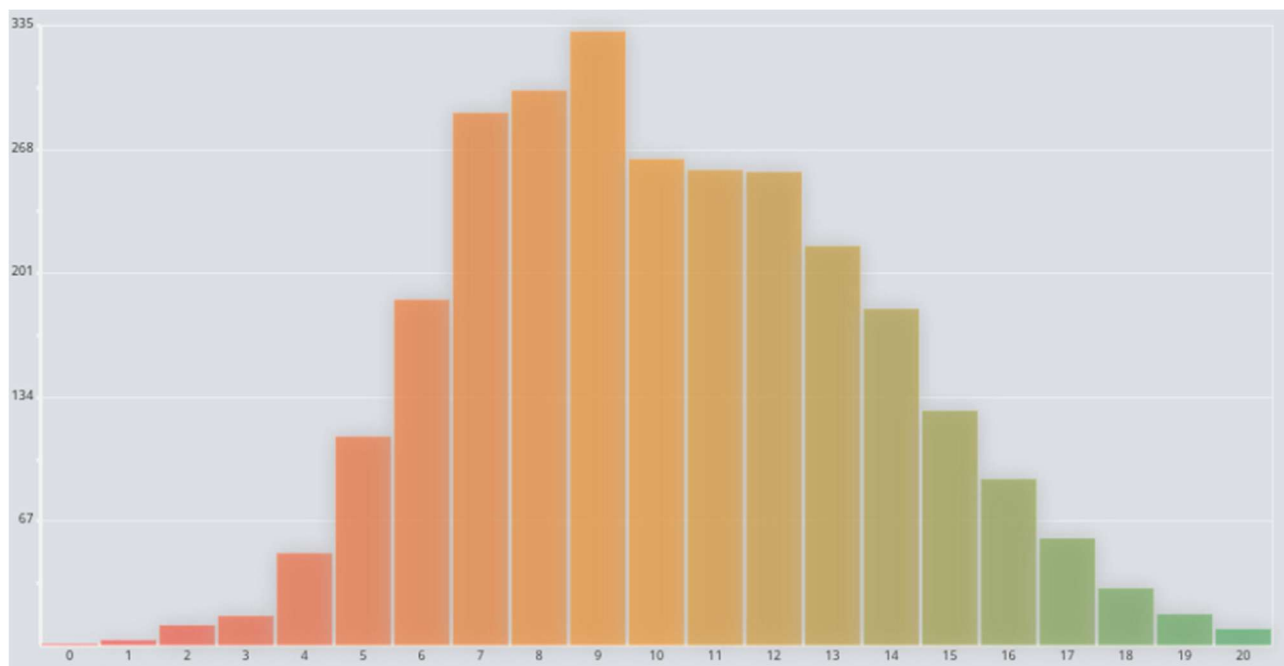


RAPPORT DE L'ÉPREUVE ÉCRITE : HUMANITES



« Si la nature, au terme de son évolution, a produit l'espèce humaine, dont elle assure journallement les conditions de survie, elle est aussi, pour l'homme, "tout autre", étrangère absolument. Homme et nature ont "partie liée" sans pour autant qu'on puisse ramener l'un à l'autre. » (François Ost, *La Nature hors la loi*, La Découverte, « Écologie et société », 1995).

En quoi ce propos éclaire-t-il votre réflexion sur les expériences de la nature ? Vous vous appuyerez sur votre lecture des œuvres au programme : *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* (« Introduction : La pensée et le vivant », « I. Méthode », « III. Philosophie – chapitres II, III, IV et V ») de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer¹.

I. Bilan d'ensemble

Les candidats ont abordé l'épreuve d'Humanités avec un engagement et une application auxquels le jury a été sensible. Le thème des expériences de la nature et les œuvres au programme renvoient à des préoccupations très actuelles, qui étaient susceptibles de rencontrer un écho tout particulier chez les étudiants de la filière BCPST, comme la lecture de leurs travaux l'a souvent confirmé. Ainsi, beaucoup de candidats ont très bien identifié la dimension écologique de la citation, et l'ont traitée avec sérieux, implication, voire finesse. Nombre d'entre eux ont également perçu les résonances darwiniennes du

¹ Les éditions utilisées dans ce rapport sont les suivantes : pour *Vingt mille lieues sous les mers*, folio classique (n°4175), pour *La Connaissance de la vie*, Vrin, Collection Bibliothèque des textes philosophiques, et pour *Le Mur invisible*, Actes Sud, Collection Babel (traduction Liselotte Bodo et Jacqueline Chambon).

début de l'énoncé. En outre, les attendus de l'exercice de la dissertation sont bien connus, et ils ont été respectés dans la majorité des copies. La teneur des compositions, aussi bien que leur forme, atteste la qualité de l'enseignement dont les candidats ont bénéficié tout au long de l'année : que les collègues qui se sont acquittés de leur préparation au concours en soient vivement remerciés.

La citation de François Ost a été sélectionnée de façon à donner à tous les candidats la possibilité de s'exprimer. Elle articule en effet plusieurs aspects majeurs de la réflexion menée cette année, en un approfondissement de la pensée qui autorisait une entrée progressive dans l'énoncé. L'expérience élémentaire et fondatrice de la survie, opposée à celle de l'altérité et de l'étrangeté irréductibles de la nature, installe une dialectique de la relation originaire et de la différence absolue qui vise à saisir l'expérience humaine de la nature dans sa spécificité. Il s'agissait, pour les étudiants, d'intégrer ces composantes, d'une part en situant bien la thèse de l'auteur, qui met l'accent sur le hiatus entre l'homme et la nature, et d'autre part en prenant la pleine mesure du paradoxe de la discontinuité liée.

Les meilleurs candidats ne s'y sont pas trompés, et le jury a eu le plaisir de lire, cette session encore, d'excellents travaux. La note maximale a été attribuée plusieurs fois à des compositions remarquables. L'une d'entre elles est reproduite intégralement à la fin de ce rapport. Pour la deuxième année consécutive, un quart des candidats a obtenu 13 points, ou davantage. Dans la zone médiane, les étudiants, sans cerner pleinement la portée ontologique de la citation, sont parvenus à penser et à discuter conjointement l'idée que l'homme et la nature, pourvoyeuse de vie, sont rattachés, et l'affirmation selon laquelle cette dernière demeure, en dépit de ce lien, étrangère à l'homme. Mais on ne pouvait espérer obtenir une note très satisfaisante en envisageant dans une grande partie la proximité entre l'homme et la nature, et dans une autre leur éloignement, c'est-à-dire en dissociant les termes du paradoxe. Dans chaque grande partie, la dissertation doit traiter le sujet, rien que le sujet, et tout le sujet : si l'exhaustivité, impossible à atteindre dans le temps limité de l'épreuve, n'est nullement exigée, le jury, en revanche, attend que l'énoncé soit appréhendé comme une totalité, même paradoxale. Lorsque la thèse qui s'y exprime est fragmentée, au fil des deux ou trois mouvements principaux du développement, elle est dénaturée. En l'occurrence, François Ost soutient *à la fois* que l'homme est issu de la nature, qui lui permet de vivre, et qu'il existe entre eux une frontière, un écart. Tel est, selon lui, le propre de l'expérience humaine de la nature. C'est donc cette thèse qu'il fallait affronter.

Dans l'ensemble, la session 2026 du concours est assez satisfaisante. Toutefois, une grande marge de progression demeure dans le domaine de l'argumentation. Le précédent rapport y insistait déjà : bien au-delà de l'application mécanique de codes formels, la dissertation requiert la mise en œuvre d'une authentique démarche argumentative. Dans le corps du devoir, l'approche thématique est donc à proscrire, surtout lorsqu'il s'agit d'extraire du sujet une ou deux notions pour les traiter indépendamment de la thèse. Il y a lieu, au contraire, de se confronter aux idées que l'auteur conjugue même lorsqu'il les met en tension, et de les déployer de façon articulée à chaque étape du devoir. Autrement dit, une grande partie ne doit pas *parler de* tel ou tel thème, elle a vocation à *démontrer* une idée-force, relativement au sujet considéré comme un tout. Trop de candidats ont cru satisfaire aux exigences de l'exercice en se bornant à illustrer les termes principaux de l'énoncé par des exemples, des contre-exemples et des citations qu'ils accumulaient dans des paragraphes eux-mêmes additionnés les uns aux autres. Ils auraient obtenu de meilleurs résultats s'ils s'étaient employés à développer leur réflexion et à coordonner, à tous les degrés, les constituants de leur argumentation. La dissertation est affaire de mise en relation, surtout lorsqu'elle est comparée. Il convient donc non seulement de faire le lien entre des exemples tirés d'œuvres différentes, mais encore de relier clairement les exemples à l'argument, et les arguments au sujet. Lors de cette session, il n'a pas été rare que le guidage du lecteur fût défaillant, ce qui a systématiquement été sanctionné dans la note. Il appartient au candidat d'explicitier sa stratégie argumentative, en se positionnant expressément et continuellement par rapport à la thèse de l'auteur, dans l'optique de l'étayer, la discuter, et, éventuellement, la prolonger.

Situer l'argumentation par rapport à l'énoncé exige de se l'approprier personnellement. À cet égard, les candidats ont trop souvent tendu à rabattre la thèse de François Ost sur des questions ou des

thèmes déjà traités pendant l'année. Ainsi, le début de la citation a fourni le prétexte de longs développements sur la dépendance de l'homme envers la nature, tandis que l'étrangeté de cette dernière a été abusivement réduite à ses mystères, ou dévoyée vers une supposée hostilité. Trop souvent aussi, diverses expériences de la nature – esthétique, artistique, contemplative... – ont été plaquées sur le sujet, au détriment de celles qui y étaient précisément évoquées. Dans le même ordre d'idées, des citations, voire des associations de passages mémorisés revenaient parfois de copie en copie, sans qu'aucune référence personnelle ne signale aux correcteurs que les œuvres avaient été intimement fréquentées, au-delà des cours, des ouvrages parascolaires ou des pages internet consacrées au programme. Or, la récitation d'un cours ou d'un corrigé, aussi riches de perspectives soient-ils, ne saurait remplacer, lors de l'épreuve, l'élaboration d'une réflexion focalisée sur l'énoncé. Celle-ci sera d'autant plus convaincante que le candidat aura su mettre ses acquis au service du sujet, et qu'il sera en mesure de mobiliser, outre le patrimoine commun des candidats scientifiques, des souvenirs de lectures originaux qui conféreront à son travail une importante valeur ajoutée.

À l'époque où les progrès de l'intelligence artificielle accroissent la tentation de déléguer l'effort de penser, c'est bien l'intelligence vive des candidats que la dissertation, en tant qu'épreuve d'argumentation, vient solliciter. Confiant dans leurs compétences et leurs capacités, le jury les encourage à cultiver leur faculté de penser par la lecture active des œuvres, ainsi que l'investissement dans la réflexion collective lors des cours, et individuelle lors des dissertations d'entraînement. C'est de cette façon qu'ils développeront l'autonomie intellectuelle qui leur permettra d'entrer en dialogue avec l'énoncé, le jour du concours, et ainsi de faire fructifier le travail accompli au fil des deux années de préparation au concours.

I. Introduction

La plupart des introductions satisfaisaient aux attendus formels de l'exercice, et comportaient amorce, citation intégrale de l'énoncé rapporté à sa source, analyse de la citation, problématisation et mention des œuvres au programme par ordre chronologique.

Les accroches n'ont pas toujours présenté la pertinence requise, car les candidats ont assez fréquemment réemployé, à l'orée du devoir, des sujets de dissertation donnés pendant l'année, au prisme desquels ils tendaient quelquefois à lire l'énoncé, sans égards pour sa spécificité. Un passage des *Travailleurs de la mer* sur les masques et doubles-fonds de la nature a ainsi régulièrement été cité, alors qu'il n'entretient avec le propos de François Ost qu'un rapport très lâche, puisqu'il concerne le caractère trompeur de la nature. Les références à la théorie darwinienne de l'évolution, auxquelles ont eu recours d'assez nombreux étudiants, étaient plus en prise avec la citation. Quelques travaux se sont positivement distingués par la qualité d'une amorce focalisée sur l'enjeu de l'ambivalence de l'expérience humaine de la nature. Un candidat a, par exemple, proposé une interprétation personnelle d'un célèbre tableau romantique : « Le peintre Allemand du XIXe siècle Caspar David Friedrich transmet à travers son tableau, *Le Voyageur contemplant une mer de nuages*, le lien impossible qui existe entre l'homme et la nature. Il dégage à la fois une connexion profonde entre eux et une frontière infinie entre deux éléments très différents. » Un autre a songé à un extrait de *L'Homme révolté* : « L'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est », qu'il a développé en expliquant que « le refus de l'homme d'être ce qu'il est à l'origine, c'est-à-dire un animal, le place en dehors de la nature. » D'autres encore ont songé au mythe de Prométhée et d'Épiméthée. À l'opposé, une poignée de candidats se sont dispensés de toute amorce, passant parfois deux ou trois lignes pour signaler au correcteur qu'ils avaient conscience de ce manque.

Le jury a surtout été frappé, lors de cette session, par des lacunes inhabituelles dans l'analyse de l'énoncé. Dans plus de copies que les années précédentes, celles-ci ont été superficielles, approximatives, partielles, voire expéditives. Trop d'étudiants s'en sont tenus à une paraphrase prudente, peu éclairante et peu efficace, si bien que le correcteur ne pouvait véritablement évaluer le

degré de compréhension de la citation que dans le développement. La clarté du positionnement de l'argumentation par rapport au sujet, dont il a été question dans le bilan d'ensemble, n'en était que plus cruciale. Dans ce contexte, le jury a systématiquement récompensé les lectures attentives de l'énoncé : lorsque les étudiants ont exploré la signification et les rapports des termes clés en se montrant sensibles aux nuances de sens, et qu'ils se sont penchés sur la construction de la citation pour comprendre en quoi consistait la thèse et caractériser nettement sa dimension paradoxale, leurs travaux ont été valorisés. Est-il nécessaire de rappeler que l'effort d'élucidation de la citation conditionne fortement la réussite de la dissertation, et qu'il est particulièrement risqué de sacrifier cette étape indispensable ? Une bonne analyse est, en outre, le fondement d'une problématique judicieuse, car elle met au jour non seulement le sens, mais aussi les tensions du sujet, si bien qu'elle est de nature à faire apparaître les difficultés que soulève une thèse, surtout lorsqu'elle est paradoxale. À ce propos, le jury s'étonne de ce que davantage d'étudiants ne se soient pas saisis du paradoxe du propos de François Ost pour y ancrer leur problématisation, alors même qu'il avait été assez souvent perçu, à défaut d'être commenté. Dans nombre d'introductions, l'analyse débouchait sur un questionnement réducteur ou général, où le sujet était perdu de vue, parfois pour le reste de la dissertation. Pas plus que l'analyse, la problématisation ne doit être sacrifiée, car elle ouvre la voie à un développement pertinent.

II.A. Bilan de la session 2026 et conseils aux futurs candidats

- **Analyse du sujet**

Dans l'extrait de *La Nature hors la loi* soumis aux candidats, François Ost, juriste et philosophe du droit, souligne toute la complexité de l'expérience de la nature : l'homme, solidaire et pourtant distinct de celle-ci, l'éprouve comme inassimilable. Du point de vue du sens comme du point de vue de la syntaxe, la seconde phrase de l'énoncé répond à la première. Ce parallélisme a conduit une proportion significative de candidats à considérer que la dernière partie de l'énoncé était une pure et simple reformulation de ce qui précédait, voire à l'escamoter totalement. Dans nombre de copies, la thèse a été repliée sur elle-même, au lieu d'être *expliquée*, c'est-à-dire, conformément à l'étymologie du mot, dépliée.

D'une part, le constat que la nature « assure journallement les conditions de survie de l'homme » a été confondu avec l'idée qu'ils ont « "partie liée" » : en employant ces termes, « Ost sous-entend que nous ne sommes liés à la nature qu'en cela qu'elle répond à nos besoins », a-t-on lu dans l'une des introductions où le repliement de l'énoncé était le plus manifeste. Or, réduire l'expression « avoir "partie liée" » à une relation de subsistance empêchait de penser la solidarité de l'homme et de la nature, et la réciprocité de leurs liens. Il est vrai que le sens exact de la locution verbale a échappé à la plupart des candidats. Mais le jury s'est montré bienveillant, pourvu que l'analyse ne vise pas à aplanir le propos de François Ost. Même en ne retenant de l'expression que le participe « lié », comme l'ont fait la majorité des étudiants, il était possible d'enrichir l'interprétation du sujet plutôt que de la restreindre, en approfondissant la notion de lien. D'autre part, l'impossibilité de « ramener » l'homme et la nature « l'un à l'autre » a été rabattue sur l'étrangeté et l'altérité de cette dernière. En omettant de se demander ce qui, au juste, interdit d'assimiler l'homme à la nature, et la nature à l'homme, et en négligeant de réfléchir à ce que de telles projections impliqueraient, beaucoup d'étudiants ne se sont pas mis en mesure d'accéder à la dimension ontologique du sujet. La fin de l'énoncé réaffirme en effet, dans une perspective critique, l'existence d'une limite entre l'homme et la nature, que la notion d'étrangeté impliquait déjà. Cette frontière, souligne l'auteur *in fine* de manière implicitement polémique, interdit tout anthropomorphisme et tout naturalisme : la nature n'est pas l'homme.

Il est essentiel d'identifier les échos entre les différentes parties d'un énoncé, qui s'éclairent les unes les autres. Toutefois, l'amalgame est à proscrire, à tous les niveaux. Le jury déplore ainsi que la première phrase de la citation, sur laquelle les candidats ont eu tendance à se polariser, ait donné lieu à

des raccourcis trop nombreux. Il n'a pas été rare que les adjectifs « étranger » et « autre » soient pris pour des synonymes – mais l'étranger peut, à certains égards, me ressembler, et tout autre n'est pas un étranger. Les deux termes ont été, hâtivement, englobés dans l'idée d'inconnu : « même si la nature a créé et continue d'entretenir l'homme, l'homme ne connaît pas la nature. » De façon très discutable enfin, l'étrangeté a été associée à l'hostilité. L'étranger n'est pourtant pas nécessairement l'ennemi. À ce propos, l'observation des insectes inspire à la narratrice du *Mur invisible* le commentaire suivant, peu mobilisé dans les copies : « Il m'arrive de souhaiter que cette étrangeté se change en familiarité. Étranger et méchant restent encore pour moi une seule et même chose. Et je crois que les animaux ne sentent pas autrement. » (p. 293) Elle décrit ici une méfiance que la comparaison avec les animaux place du côté de l'instinct naturel, et elle estime désirable de la dépasser. C'est ce que peut l'homme, en tant qu'homme : sa faculté de penser lui confère la possibilité d'interroger ses réflexes et ses représentations — notamment le stéréotype selon lequel l'étranger serait nécessairement animé d'intentions malveillantes.

La confusion regrettable entre l'étranger et l'ennemi a pu avoir pour effet de déplacer le sujet du côté d'un supposé « rapport de force » entre l'homme et la nature, d'une « supériorité de la nature ». D'autres gauchissements ont été opérés, dans un sens opposé : la proposition inaugurale, en particulier, a été lue comme la marque d'une vision anthropocentrique de la nature, parfois confondue avec l'anthropomorphisme. Il est vrai que le complément circonstanciel « au terme de son évolution » tend à présenter l'homme comme l'œuvre la plus aboutie de la nature, mais il est erroné d'en déduire que pour l'auteur, celui-ci y occupe une place centrale et dominante. En effet, « la nature » est le sujet du verbe de la proposition circonstancielle, ce qui suggère qu'elle est dotée d'une vie propre, et, comme on le comprend à la lecture de la suite de l'énoncé, irréductible à l'homme. La domination de la nature, le « conflit » entre l'homme et la nature, et la critique de l'anthropocentrisme sont des thèmes rebattus. Il serait bon que les candidats renoncent à ramener les sujets vers les questions les plus convenues, car le jury choisit les énoncés en vertu de l'angle original sous lequel ils éclairent le thème au programme. Certes, les citations qu'il soumet aux candidats renvoient aux grands enjeux liés au thème, abordés lors de l'année de préparation dans des cours et des travaux d'entraînement sur lesquels il est à la fois légitime et souhaitable de faire fond. Toutefois, mobiliser ses acquis à bon escient exclut tout placage et réemploi direct : la dissertation est un exercice de réflexion et d'argumentation, non pas un test de connaissances. Lorsque les candidats reconnaissent dans la citation tel ou tel axe du programme, ils devraient toujours se demander en quoi le point de vue de son auteur est particulier.

Au-delà des approximations et des erreurs répertoriées ci-dessus, et dont le passage en revue est surtout destiné à attirer l'attention des futurs candidats sur la nécessité de la finesse et de la rigueur dans l'analyse des mots-clés pour cerner au plus près la thèse, il faut souligner que le sujet a donné lieu à très peu de contresens majeurs. Dès lors, beaucoup d'étudiants ont réussi à en repérer le paradoxe, sans nécessairement employer le terme approprié. Un candidat écrit ainsi : « même si l'homme n'est qu'un produit de la nature, il la perçoit comme étrangère, ce qui est contradictoire puisqu'il en découle. » Plus maladroitement, un autre affirme que « selon François Ost, l'être humain a un caractère ambivalent dans ses relations avec la nature. » Dans bien des cas, les étudiants auraient gagné à peser les éléments du paradoxe en creusant davantage les rapports logiques de l'énoncé. La nature concessive de la proposition subordonnée qui ouvre le sujet a suscité trop peu d'intérêt, et il n'est pas rare que la concession ait été confondue avec une hypothèse, la valeur de la conjonction « si » ayant été mal interprétée. Cela étant, la reformulation adoptée par certains candidats indiquait, grâce à l'emploi de connecteurs logiques bien choisis, que l'enchaînement des idées avait été compris : « François Ost explique que certes, la nature a engendré l'espèce humaine et, par son abondance en éléments, nourriture et eau lui permet de survivre, mais il existe tout de même une opposition bien marquée entre ces deux-là : ils ne se ressemblent pas. » Il était en tout cas indispensable de se pencher sur les rapports logiques qui unissent, dans les deux phrases de l'énoncé, la subordonnée et la principale, pour se donner les moyens de déterminer ce que

François Ost entend mettre en évidence. En dépit de l'ampleur de la concessive qui a parfois induit les étudiants en erreur, l'accent porte bien sur la limite qui sépare l'homme et la nature.

Le jury conseille de combiner approche globale et approche détaillée du sujet pour s'assurer de sa compréhension. Prendre une vue d'ensemble permet d'en dégager le sens et la cohérence, mais aussi d'appréhender les liens entre les idées et leur statut par rapport la thèse défendue, qu'il peut s'agir pour l'auteur de justifier, tout autant que de nuancer, ou de faire valoir contre une autre thèse. Donner un contenu précis aux notions et aux idées clés permet d'affiner la lecture de la citation, et d'en déployer la signification pour en dégager la spécificité. Ces deux démarches s'étaient mutuellement. L'exploration des notions et des idées donne la possibilité d'interpréter la thèse plus justement, tandis que le point de vue global assure à la fois de ne pas se perdre dans les détails et de ne pas se focaliser abusivement sur une notion ou une idée, au détriment de la thèse elle-même.

- **Problématisation**

Les insuffisances qui ont affecté, cette année, l'analyse du sujet, expliquent la faiblesse de la problématisation dans une proportion non négligeable de travaux. La paraphrase d'une citation, pas plus que sa lecture superficielle ou imprécise, ne permettent de se l'approprier suffisamment pour faire émerger le problème qu'elle pose, comme le montre l'exemple suivant : « François Ost reconsidère la nature comme un environnement propice aux conditions de la vie humaine sans pour autant constituer un cadre de vie parfait fondamentalement. En effet, la nature garde des mystères, de telle sorte que *tout* deux, homme et nature, restent différents bien qu'ils soient étroitement liés. On peut alors se pencher sur le questionnement suivant : de quoi les interactions entre homme et nature sont-elles empreintes ? » Dans cette introduction, le candidat n'a pas trahi le propos de l'auteur, mais il est resté à la surface du sujet, de sorte qu'il n'est pas parvenu à véritablement l'interroger. Tel a été aussi le cas dans les introductions où le propos de François Ost a été rattaché à la seule question générique de la possibilité de connaître la nature.

Conscient de la difficulté qu'éprouvent bon nombre d'étudiants à faire de l'énoncé le point de départ d'un questionnement, le jury valorise tout effort réel et perceptible en ce sens. Néanmoins, comme y insistent les rapports d'épreuve depuis plusieurs années, mettre la citation, ou les principaux acquis de l'analyse, à la forme interrogative, n'est pas considéré comme une démarche de problématisation, et ne rapporte par conséquent pas de points. Cette transposition grammaticale mécanique a pour seul effet de créer la redondance. Dès lors, elle n'est pas de nature à faire le jour sur ce qui, dans l'énoncé, ne va pas de soi, et mérite que l'on y réfléchisse. *A fortiori*, la transformation en question de l'une des notions du sujet, au détriment de la thèse, n'est pas regardée comme l'expression d'une problématique. Même les candidats assez attentifs au sens de l'énoncé ont parfois recours à cet expédient : « François Ost explique que même si la nature est à l'origine de l'espèce humaine et qu'elle permet à l'homme de survivre tous les jours, elle reste mystérieuse pour l'homme. L'homme survit grâce à la nature, il y trouve ce dont il a besoin : nourriture, outils, matières premières...*Cependant* la nature resterait "étrangère" à l'homme, il serait toujours dans la recherche, la découverte de la nature qui peut toujours le surprendre, malgré le fait qu'il sache comment se servir de la nature pour survivre, en exploitant les ressources qu'elle offre. Il existe donc un lien entre nature et homme, ils ont une "partie liée" sans pour autant qu'il y *est* réel contact entre les deux. C'est comme s'il existait une barrière entre homme et nature qui les gardait hors d'atteinte l'un de l'autre. Nous pouvons donc nous demander, à la lumière [des œuvres au programme], s'il existe toujours une barrière, un gouffre qui sépare l'homme de la nature. » Cette analyse, qui aurait gagné à être approfondie sur certains points, contient en germe les ferments d'une problématisation pertinente, puisque le candidat a identifié les tensions qui parcourent l'énoncé. Mais au lieu d'y appuyer sa problématisation, en se demandant par exemple comment la nature peut demeurer étrangère à l'homme alors qu'il doit nécessairement la fréquenter pour en tirer ses ressources, ou encore comment concilier le « lien » et l'absence de « réel contact »,

l'auteur de ces lignes se contente de faire de la conclusion de son analyse le support d'une question purement formelle. Les codes de l'introduction ont été respectés sans que la problématisation n'ait rempli sa fonction : faire apparaître le problème que recèle l'énoncé.

Les étudiants qui s'y sont davantage attachés se sont heurtés, cette année, à deux écueils principaux. D'une part, le souci de problématiser l'énoncé s'est parfois traduit par la multiplication des questions. Cependant, les candidats ne tirent bénéfice de cette manière de faire que s'ils réussissent à ne pas diluer les enjeux au gré des interrogatives, et à établir entre elles un lien suffisant pour ne pas perdre de vue l'énoncé, comme dans cette copie : « Cependant, pourquoi est-ce que l'homme se trouve extérieur à la nature ? N'avons-nous pas des exemples de personnages qui fusionnent avec la nature et semblent la comprendre ? De plus, la nature est indiquée comme permettant la survie de l'homme. Ne peut-elle pas au contraire se révéler dangereuse ? Finalement, se sentir différent ne pousse-t-il pas l'homme à chercher à connaître la nature, à la respecter et à s'inspirer des différences qui les séparent ? ». Ce questionnement ne possède pas toute la cohérence requise, mais il permet, dans une démarche de problématisation méritoire, de cerner *in fine* les enjeux du sujet. Cette introduction se distingue ainsi favorablement de toutes celles où l'énoncé n'est interrogé que pour la forme.

D'autre part, certaines problématisations anticipaient trop sur l'argumentation de la deuxième partie, et se confondaient ainsi, de façon plus ou moins manifeste, avec l'annonce du plan : « Il est évident que l'homme a une place particulière dans la nature. Pour autant, il en fait partie intégrante. De plus, la nature n'est pas toujours aussi "attentionnée" que le décrit François Ost. Nous nous demanderons alors quelle est la nature de la relation entre l'homme et la nature. [...] Nous verrons que certes la nature est la mère nourricière de l'homme pour autant c'est le seul "lien" que l'on peut trouver entre eux. Cependant, l'homme est partie intégrante de la nature et s'y développer n'est pas toujours aisé. Dans cette perspective, l'homme n'est pas "le terme de l'évolution" de la nature. » Or, il y a lieu de bien distinguer la construction du problème et l'énoncé des grands axes de sa réponse. Pour le dire autrement, la problématique n'est pas une antithèse exprimée sous forme interrogative, mais un questionnement dont les deux ou trois grands axes du développement formulés à la fin de l'introduction indiquent les voies de résolution. Voici un bon exemple d'enchaînement : « Dans quelle mesure l'humain, pourtant issu de la nature, est-il dans l'incapacité de comprendre et de connaître celle-ci ? Quelles relations ces deux entités entretiennent-elles, séparées par l'étrangeté de la nature ? Nous verrons d'abord que la nature a produit l'humain et assure sa survie chaque jour, pourtant celui-ci ne peut s'y fonder, ni s'y calquer. Nous nous pencherons ensuite sur les différentes expériences menées par l'espèce humaine pour se rapprocher de la nature. Enfin, nous verrons que la position de l'humain par rapport à la nature est celle d'un gardien responsable, unique et hors de la nature. »

Interroger le paradoxe noué par François Ost était un bon moyen d'éviter la redite entre problématisation et annonce de plan, et il n'a pas manqué de candidats pour procéder ainsi — même si le jury s'attendait à ce qu'ils fussent plus nombreux. Pointer ce paradoxe correspondait au niveau de problématisation le plus élémentaire : « dans quelle mesure la nature peut-elle être considérée comme étrangère à l'homme alors qu'il en est originaire ? » Mais il était souhaitable d'aller plus loin en faisant jouer les termes les uns contre les autres, pour jeter la lumière sur les tensions qui le traversent. Certains candidats y sont parvenus de façon efficace, en particulier lorsqu'ils avaient pris soin de ressaisir globalement l'énoncé à l'issue de leur analyse : « François Ost stipule que l'homme ne connaît pas la nature mais qu'il est pourtant lié à celle-ci. Mais alors, comment la nature pourrait-elle être totalement étrangère à l'espèce humaine ? Et s'il y a un gouffre entre l'homme et la nature, qu'est-ce qui peut encore les lier l'un à l'autre ? » En voici un autre exemple : « L'auteur montre alors que l'homme est un produit de la nature, dépendant de la nature, mais ils sont bien distincts malgré cette dépendance. Mais celle-ci, justement ne rapproche-t-elle pas ces deux entités dans une relation plus intime que ne le laisse paraître François Ost ? » Le propos de l'auteur est ici questionné dans son ensemble, à partir de la proximité créée par le lien de subsistance, qui s'oppose à une solution de continuité totale. La mobilisation de la notion très pertinente d'intimité atteste une authentique appropriation de l'énoncé,

et la question posée au sujet est remarquable de nuance. Pour problématiser un paradoxe à bon escient, il faut en effet renoncer à en durcir les éléments, comme dans certains travaux où l'on en arrivait à se demander s'il « n'existe aucun lien entre l'homme et la nature ». Il convenait également de ne pas transformer le paradoxe en alternative, d'autant qu'une telle dissociation aboutissait souvent à en morceler le traitement dans le corps du devoir. La question « l'homme et la nature représentent-ils l'unicité ou bien sont-ils deux entités complètement différentes ? » a ainsi appelé un plan montrant dans une première grande partie que « la nature ne peut être "ramenée" à l'homme », et dans une seconde que « l'homme et la nature ont "partie liée" » : les guillemets ne laissent ici aucun doute sur un démembrement de l'énoncé d'autant plus préjudiciable que celui-ci n'a été traité que partiellement. Au lieu de disjoindre le paradoxe et donc de le nier, il aurait été intéressant de s'interroger sur l'importance relative de ses deux composantes. Si François Ost, tout en affirmant le lien, insiste sur la frontière, c'est qu'il y va à la fois du respect de ce qu'est l'homme, et du respect de ce qu'est la nature : l'enjeu est donc de penser des rapports plus justes avec la nature. Sans avoir toujours été totalement explicitée lors de la problématisation, cette dimension du sujet a été abordée au fil du développement dans les meilleures copies.

II.B. Une introduction efficace

L'introduction reproduite ci-après se distingue par sa cohérence et son efficacité. L'amorce, précise, est bien mise en relation avec la citation, et cette dernière fait l'objet d'une analyse méthodique. Le candidat, après avoir caractérisé la tonalité de la citation, épouse le propos de François Ost pour en mettre en évidence la construction et en éclairer le sens et la portée ontologique. L'analyse débouche ainsi de façon fluide sur une problématisation pertinente. Cette introduction témoigne d'un bon entraînement à l'exercice. Le projet argumentatif ayant été bien mis en œuvre, le candidat a obtenu la note de 16/20.

Dans son ouvrage L'Origine des espèces au moyen de l'évolution naturelle, Charles Darwin est le premier à affirmer, notamment grâce à l'étude morphologique des pinsons des Galapagos, que la nature a produit l'homme par l'évolution, comme toute autre espèce animale, affirmant ainsi le lien qui relie l'homme à toute autre animal, et par la même occasion, à la nature. Pour autant, si ce lien biologique est bien établi, la relation entre homme et nature interroge. François Ost établit cette relation dans La Nature hors la loi. Il écrit : « Si la nature, au terme de son évolution, a produit l'espèce humaine dont elle assure journallement les conditions de survie, elle est aussi pour l'homme "tout autre", étrangère absolument. Homme et nature ont "partie liée" sans pour autant qu'on puisse ramener l'un à l'autre. » La nature est ici tout ce qui n'est pas l'homme ni une de ses *production*. François Ost expose un point de vue catégorique marqué par l'emploi de « tout » et « absolument ». Il débute par une concession d'ordre biologique ou physique, l'homme en tant qu'espèce existe et survit grâce à la nature. Mais il marque une distinction entre une réalité physique qui concerne « l'espèce humaine », et la réalité métaphysique qui concerne « l'homme. » François Ost par ce parallèle avec l'emploi de « si » et « aussi » décrit une double réalité, l'homme est lié biologiquement à la nature mais tout le reste le distingue, voire l'éloigne d'elle. Ainsi lorsque François Ost évoque cette « partie liée » qu'il y a entre l'homme et la nature, cette « partie » doit représenter la partie biologique, matérielle de l'homme. François Ost affirme donc qu'il existe au-delà de la biologie une distinction fondamentale séparant l'homme de la nature. Cela fait apparaître un paradoxe : comme un être peut-il devenir étranger *de son géniteur et celui* qui le nourrit, il existe forcément un lien qui maintient l'homme dans l'existence. Car si la nature est étrangère, comment peut-elle nourrir l'homme ? De plus, si l'homme ne fait pas partie de la nature, il est d'autant plus compliqué de comprendre sa place. En un mot, peut-on admettre qu'il n'existe, au-delà de la réalité matérielle et biologique, aucun lien entre l'homme et la nature ? Pour répondre à cette question, nous fonderons notre analyse sur les romans Vingt mille lieues sous les mers de Jules Verne et Le Mur invisible

de Marlen Haushofer, ainsi que sur La Connaissance de la vie de Georges Canguilhem. Nous pourrions voir que l'homme, bien qu'il *ai* besoin de la nature pour vivre, a aussi besoin de s'en éloigner au point que celle-ci lui semble devenir étrangère. Cependant, nous observerons qu'il existe quand même une *connection* indissociable entre l'homme et la nature. Au-delà de ce lien nous verrons que l'homme qui se sent et se comporte comme étranger à la nature ne peut rester homme.

II.C. Éléments d'analyse et de problématisation du sujet

La citation soumise aux candidats définit l'expérience de la nature comme une dialectique complexe où le lien et la différence vont de pair. Mais elle souligne surtout, dans une perspective critique, l'irréductibilité de l'homme et de la nature : la spécificité humaine ne peut pas plus être niée que la spécificité de la nature, si l'on veut poser les bases d'une écologie bien comprise.

Le propos de François Ost s'articule en trois temps. Dans la première phrase, ouverte par la conjonction de subordination « si » à valeur concessive, le philosophe oppose deux aspects du rapport entre l'homme et la nature. La proposition subordonnée circonstancielle, focalisée sur la nature qui en est le sujet, énonce un constat d'ordre général : « la nature [...] a produit l'espèce humaine. » Au sens premier, la nature est ce qui fait pousser, ce qui fait naître (la *physis* des Grecs), et ce qui naît (la *natura* des Latins). La nature entretient ainsi avec l'homme le même lien qu'avec les autres êtres vivants — un lien vital originaire. Non seulement elle donne la vie, mais encore elle la perpétue, en la rendant possible jour après jour, puisqu'elle est le milieu dont l'homme dépend au même titre que tous les animaux. Toutefois, « l'espèce humaine » est présentée dans la citation comme l'œuvre la plus aboutie de la nature, à qui est prêtée une forme d'intentionnalité, suggérée tant par sa position d'agent dans la proposition que par l'expression « au terme de son évolution ». Cette expression renvoie à la théorie darwinienne. Toutefois, François Ost ménage à l'homme une place particulière dans l'évolution. La nature l'a en effet doté d'une intelligence et d'une conscience spécifiques : il est le seul à penser son existence.

Le statut privilégié accordé à l'homme par François Ost contribue à éclairer la proposition principale qui constitue le deuxième mouvement du sujet. Mais le paradoxe demeure : bien que l'homme soit le fruit de la nature dont il demeure tributaire pour subsister, l'expérience humaine de la nature est, conjointement, celle d'une altérité radicale, d'une extranéité totale. Les adverbes et les guillemets, qui ont été très peu commentés par les candidats, en soulignent le caractère irréductible. Le point de vue de l'homme est désormais adopté. À la réalité de son origine naturelle et de sa dépendance continue à l'égard de la nature, qui sembleraient devoir impliquer des liens de proximité, de familiarité, des traits communs, l'auteur confronte la perception d'un hiatus incompressible. La nature est autre : différente, distincte. Plus encore, elle est étrangère, c'est-à-dire extérieure². C'est que la pensée, proprement humaine, est une forme de détachement. L'homme qui l'exerce se dissocie de la nature pour ne plus mener la vie spontanée des animaux. Il donne du sens et forge des valeurs, aux antipodes de la contingence et de l'amoralité de la nature, il crée la science et la technique qui médiatisent son rapport avec l'environnement, au point de l'en séparer de plus en plus, alors même qu'elles visent à ce qu'il se l'approprie. La nature échappe également à l'homme car il n'a jamais accès qu'à l'idée qu'il s'en fait, à sa représentation. Dès lors, en dépit même, ou en raison, des progrès de la connaissance, « au terme de [l'] évolution », l'homme éprouve des difficultés à saisir le lien qui l'unit tant à la nature dans son ensemble qu'aux formes de vie considérées individuellement. La nature lui est à certains égards incompréhensible, autre sens qu'il est possible de donner à l'adjectif « étranger ». Cela est d'autant plus vrai que le vivant offre une infinie variété de spécificités.

Après avoir centré son propos sur la nature, puis sur l'homme, François Ost, dans le dernier temps de l'énoncé, les envisage ensemble. La seconde et dernière phrase du sujet tire la conclusion de la

² L'adjectif « étranger » vient du latin *extraneus*, « du dehors, extérieur ». Mais il était possible de comprendre le rapport d'extériorité entre l'homme et la nature sans connaître l'étymologie, comme la lecture de certaines copies l'a confirmé.

précédente, et noue le paradoxe. L'auteur, qui avait mis l'accent sur la frontière entre l'homme et la nature, affirme désormais qu'ils ont « "partie liée" » — on ne peut lier que des éléments distincts. Les guillemets invitent à prêter une attention toute particulière au sens précis de la locution employée. Au sens propre, « avoir partie liée » signifie « être engagé solidairement avec quelqu'un dans une affaire ». Le terme « partie » a conservé dans cette expression son acception ancienne de « cause, projet commun. » Cet objectif pourrait correspondre, dans notre sujet, à la perpétuation de la vie. La locution met ainsi en lumière la convergence, la solidarité foncière, voire l'interdépendance de l'homme et de la nature, dont François Ost suggère qu'elle a pour l'homme un projet. L'expression « avoir partie liée » donne en outre à penser que l'homme, engagé, a des obligations à son égard, une responsabilité que son évolution particulière est de nature à expliquer. L'enjeu écologique, que le titre de la collection dans lequel l'ouvrage a paru permet également d'identifier, se dessine alors. Or, répondre à cet enjeu suppose de caractériser justement l'expérience de la nature. Dans cette optique, le philosophe récuse toute assimilation, quel que soit le sens dans lequel elle s'opère : si l'homme éprouve la nature comme autre, c'est qu'elle est bel et bien autre. François Ost critique donc l'anthropomorphisme qui « ramène » la nature à l'homme en lui attribuant indument des traits humains, mais aussi le naturalisme qui prétend puiser dans la nature des principes, des valeurs et des normes, et projette illégitimement la nature sur la culture au point d'absorber, de nier cette dernière. Plus largement, l'auteur s'oppose aux courants de pensée qui, dans le sillage de l'écologie radicale (*deep ecology*), tendent à brouiller la limite entre l'homme et la nature en mettant en avant l'identité entre les vivants, au mépris de la spécificité de l'expérience humaine. Sans revenir au dualisme qui s'appuie sur la singularité de l'homme pour justifier le projet de maîtrise et de possession de la nature, puisque la solidarité de destin exclut tout asservissement de la nature dans l'intérêt exclusif de l'homme, François Ost affirme cependant qu'il existe une solution de continuité entre l'homme et la nature. L'un ne va pas sans l'autre, mais l'un n'est pas l'autre.

Plusieurs voies s'ouvraient aux candidats pour problématiser cette thèse stimulante et exigeante. D'une part, la radicalité du paradoxe peut être interrogée et nuancée, comme nous l'avons vu précédemment. Si l'altérité est un préalable pour la mise en relation, elle est aussi ce qui tend à éloigner, de même que l'étrangeté, surtout lorsqu'elles sont absolues l'une et l'autre. Comment l'homme pourrait-il lier partie avec la nature s'il la conçoit comme totalement différente, hétérogène, voire si elle ne le touche pas — ce qui est étranger à quelqu'un, c'est parfois également ce qui le laisse indifférent ? Et inversement, comment la nature pourrait-elle être « "tout autre" », « étrangère absolument », si l'homme existe par elle ? D'autre part, François Ost affirme que l'homme et la nature « ont "partie liée" » comme s'il s'agissait d'un état définitivement acquis. Or, l'interaction entre l'homme et la nature est indéniable, mais leur solidarité est contestable. L'« évolution » de l'homme semble avoir créé une divergence d'intérêts, périlleuse pour l'homme plus que pour la nature, puisqu'on peut supposer qu'elle continuera à exister sans l'espèce humaine. Dès lors, à l'heure où l'espèce humaine se dissocie de plus en plus du vivant, n'est-il pas plus légitime que François Ost ne le pense de « ramener » l'homme à la nature, en soulignant qu'il en fait partie intégrante, qu'il en est partie prenante ? Du reste, le « grand partage » qui est au fondement de la représentation occidentale de la nature a largement été remis en question ces dernières années. Entre l'homme et la nature, l'expérience ne serait-elle pas ainsi de continuité plutôt que de contiguïté, de coexistence plutôt que d'existence frontalière ? Cela impliquerait une coévolution ouverte : l'idée que l'homme est « le terme de [l']évolution » de la nature peut également être questionnée, sans nier du reste la responsabilité particulière de l'espèce humaine dans ce processus non finalisé.

L'enjeu est donc de réfléchir à la pertinence du paradoxe dialectique développé par François Ost pour appréhender les liens entre l'homme et la nature, et les faire vivre.

II. Développement

III.A. Bilan de la session et conseils aux futurs candidats

- **Argumentation**

Dans l'écrasante majorité des copies, le corps de la dissertation respectait la forme attendue — deux ou trois grandes parties organisées en paragraphes argumentatifs débutant chacun par l'énoncé de l'idée à défendre, et se poursuivant par le déploiement de l'argument, sur la base d'exemples tirés du programme. Certains candidats ont apporté un soin tout particulier à la rédaction des transitions, ce qui a été valorisé. Au contraire, le jury a sanctionné les quelques travaux dans lesquels une absence de paragraphes, des retours à la ligne inopportuns, ou une inversion de la hiérarchie entre les arguments et les exemples ont entravé la compréhension du raisonnement. Le cadre formel de la dissertation a en effet vocation à assurer un guidage efficace du lecteur, par une structuration qui souligne la progression de la pensée. Le plan apparent avec titres et sous-titres numérotés, adopté par une poignée de candidats peu renseignés, est cependant à bannir : il convient que la composition soit intégralement rédigée.

Le développement repose sur l'examen de la validité de la thèse exprimée dans l'énoncé. La partie centrale de la dissertation se présente ainsi comme un débat dont la construction vise à apporter une réponse nuancée à la problématique formulée en introduction. Peu d'étudiants ignorent ce principe, et tous, ou presque, opposent une « antithèse » à une « thèse », puis s'efforcent de prolonger leur réflexion. Dialoguer authentiquement avec une thèse suppose néanmoins de ne pas se focaliser abusivement sur l'un de ses aspects, au détriment d'autres aspects essentiels tout autant que du sens global. Or, cette année, le sujet a été lu de façon plus sélective que lors des sessions précédentes, alors même qu'il est comparable, dans son format, aux sujets antérieurement donnés. Quelques étudiants se sont polarisés sur la première proposition de l'énoncé, ce qui leur a valu de piètres résultats. En se bornant à discuter l'idée que la nature garantit la survie de l'homme qu'elle a créé, ils n'ont pas abordé le cœur du sujet, mais la concession qui prépare l'affirmation de la thèse. Accorder une importance excessive au début d'un énoncé n'est pas de bonne méthode, puisque l'idée-force n'est pas toujours exprimée au début d'une phrase. Les candidats, plus nombreux, qui ont focalisé leur propos sur l'étrangeté entre l'homme et la nature, ou sur leurs liens, avaient mieux hiérarchisé les idées. Néanmoins, ils ne sont pas toujours parvenus à convaincre, car l'extraction de ces deux notions a fréquemment entraîné des développements beaucoup trop génériques, dans lesquels la thèse de François Ost était reléguée à l'arrière-plan. Pour faire valoir, dans la première partie de sa dissertation, « les liens fondamentaux qui unissent l'homme et la nature », un candidat a par exemple montré, dans un premier paragraphe, que « l'homme dépend d'un milieu où il puise ses ressources », dans un deuxième, que « les liens entre l'homme et la nature passent également par la relation de supériorité qu'entretient la nature *sur* l'homme », avant d'en entamer un troisième en affirmant : « à ce propos, il semble intéressant de considérer un autre lien fondamental de l'homme avec la nature, se traduisant par l'état de phase que partage l'être humain avec son milieu. » Les deux derniers arguments sont très éloignés du propos de François Ost, qui a été progressivement perdu de vue. Les copies dans lesquelles le sujet a été ainsi vidé de sa substance ont été pénalisées. Inversement, les candidats qui ont fait preuve d'une ampleur de vue suffisante pour intégrer et articuler plusieurs dimensions du sujet ont obtenu des résultats satisfaisants, voire très satisfaisants – sans que l'exhaustivité ne soit requise.

Cela étant, il ne s'agit pas de se polariser *successivement* sur les différents éléments de l'énoncé, car alors le débat ne peut avoir lieu. Le jury s'étonne que tant de candidats aient eu pour tout projet argumentatif de suivre le mouvement de la pensée de François Ost, en en tirant le plan d'une dissertation en trois parties : certes, la nature assure la survie de l'homme, mais elle lui est étrangère, alors il faudrait rétablir le lien entre l'homme et la nature. Tout s'est passé comme si ces étudiants avaient cru trouver au sein même du paradoxe noué par l'auteur les grandes lignes d'une discussion qu'il leur revenait au contraire d'élaborer à partir de l'énoncé considéré comme un tout. Faute de prendre pour objet le paradoxe, les « antithèses » manquaient alors leur cible : les dissertations étaient, pour l'essentiel,

illustratives, sans que les étudiants paraissent toujours s'en rendre compte. À ce propos, les démarches argumentatives n'ont pas toutes présenté la clarté nécessaire, et il n'a pas été rare que les correcteurs s'interrogent sur le statut des arguments et des idées-forces au regard de l'énoncé, comme en témoignent les « chapeaux » placés par un étudiant à l'orée de ses grandes parties :

« Certes, malgré leur relation *initial*, l'homme tend à se désolidariser de la nature. Nous verrons tout d'abord que l'apport de la technique éloigne les hommes de leur état de nature et de la nature en *soit*, ensuite que l'homme en société est devenu indifférent *de* la nature, puis que la surexploitation de la nature est nocive pour elle. [...] Toutefois, malgré son ambition de devenir indépendant l'homme est toujours lié à la nature. Tout d'abord nous verrons que l'homme possède une dépendance purement biologique à la nature, puis que la nature fait partie du milieu de l'homme, et enfin que la nature permet à l'homme de s'émerveiller. [...] Par ailleurs, un rapprochement de l'homme de son état de nature permettrait-il d'améliorer ses conditions de vie ? Tout d'abord nous verrons qu'un retour vers son état de nature lui permettrait de se redécouvrir, puis que ce retour rendrait sa vie plus difficile mais il serait en adéquation avec la nature. »

Dans cette dissertation, la première partie est-elle une illustration de la proposition principale de la première phrase de l'énoncé ? Si tel est le cas, pourquoi avoir placé l'illustration de la concession initiale dans la deuxième partie du développement ? Doit-on en déduire de cette disposition que la première partie a vocation à discuter la thèse de François Ost ? Il n'est pas rédhibitoire de commencer le développement par le débat — encore faut-il se positionner clairement par rapport à l'énoncé, et justifier cette stratégie peu usitée. On peut enfin se demander quel est l'objectif de la dernière partie du devoir, qui semble faire écho à la dernière phrase de la citation de François Ost tout en en déplaçant l'enjeu, la possibilité de ramener l'homme à la nature étant prise pour acquise. La mobilisation erronée de la notion d'état de nature ne contribue pas à lever la confusion, et dans le détail, certains arguments n'ont guère de rapport avec l'énoncé. Une note de 7/20 a été attribuée à cette dissertation, car le candidat n'a pas été en mesure de clarifier son propos au sein des paragraphes, et que sa maîtrise du programme était très insuffisante.

Les candidats les plus avisés se sont appliqués à appuyer la thèse de François Ost, dans son ambivalence, en général dans un premier temps du devoir. Ils sont fréquemment parvenus à donner corps de façon satisfaisante à la première phrase de l'énoncé, à condition de ne confondre « étranger » et « autre » avec « ennemi », « cruel » ou « terrifiant ». Lors de l'illustration, la seconde phrase du sujet a souvent été traitée de façon plus lâche, ou ignorée, en raison d'une compréhension défailante de l'expression « avoir partie liée » — déformée en « être parties liées », « être en partie liés » ou « être liés » — et d'un aplanissement de la double irréductibilité de l'homme et de la nature. Après s'être attachés à comprendre le paradoxe, il devenait possible d'y objecter à bon escient, dans une autre partie du devoir, en en nuancant par exemple la radicalité. Les développements sur l'hostilité de la nature pouvaient ici trouver une place plus adéquate, puisque les œuvres au programme montrent que l'homme, loin de recevoir passivement sa subsistance, doit travailler à tirer ses ressources de la nature. Mais un candidat, sensible aux connotations du terme « survie », a au contraire, à ce stade du raisonnement, démontré que la nature, loin d'être simplement parcimonieuse, peut se montrer généreuse : il a entraîné l'adhésion, car son propos était nettement situé par rapport à l'énoncé. Par ailleurs, beaucoup d'étudiants ont mis en évidence le fait que la nature n'est ni « étrangère absolument », puisqu'on peut au moins en partie la connaître, ni « tout autre », puisque l'homme ressemble sur certains points aux autres vivants, voire qu'il est susceptible de communier avec la nature. Dans les troisièmes parties, auxquels les candidats ne sont pas toujours parvenus à donner la même ampleur que les précédentes, la réflexion s'est prolongée dans des voies diverses et inégalement pertinentes : retour à un aspect de l'énoncé auparavant laissé de côté, réemploi d'arguments convenus sur la nécessité de prendre soin de la nature ou de changer le regard que l'on porte sur elle, ou, beaucoup plus judicieusement, développement sur la relation mimétique entre l'homme et la nature, ou encore leurs rapports dialectiques, l'homme s'efforçant de comprendre la nature à mesure qu'elle évolue.

La dissertation reçoit une note d'autant plus satisfaisante que le candidat parvient à articuler les différentes étapes de son raisonnement de façon cohérente. Il faut ainsi éclairer les liens et, le cas échéant, les tensions entre les idées. Or, les paragraphes ont encore été trop souvent juxtaposés, même dans les bonnes copies : « La nature nourricière assure la survie de l'espèce humaine. [...] La nature reste insaisissable malgré les nombreuses expériences humaines. [...] L'homme et la nature sont liés, mais ne peuvent se ramener l'un à l'autre. » L'usage de connecteurs logiques appropriés aurait permis une approche unifiée de la citation, plutôt que parcellaire : *certes* la nature nourricière assure la survie de l'espèce humaine, *mais* elle reste insaisissable, *ainsi*, bien qu'ils soient liés, l'homme et la nature ne peuvent se ramener l'un à l'autre. Certains connecteurs, en revanche, sont à éviter, car ils ne signalent rien d'autre qu'une addition : « premièrement... deuxièmement... troisièmement », « tout d'abord... de plus...enfin », « d'une part... d'autre part... par ailleurs ». Il convient également d'éviter la contradiction. L'inversion mécanique des idées et des arguments prive en effet le raisonnement de sa validité, comme dans cette copie où l'énoncé a, de surcroît, été réduit et déplacé : « La nature est le milieu de l'homme, mais l'homme ne connaît pas la nature. [...] Cependant l'homme habite la nature, donc il connaît la nature. » Pour étayer la première partie, le candidat avance notamment que « l'homme pense connaître la nature alors qu'en réalité les sens nous trompent » et que « lorsque l'homme découvre la nature, il n'est pas en mesure pour autant de la comprendre ou de la connaître. » Dans la deuxième partie, il revient sur ses propos : « L'homme a appris à connaître la nature. Grâce à l'expérience de la nature, il est possible de la connaître et de la comprendre », « de plus, l'homme peut connaître la nature car est en mesure de l'explorer grâce à la technique. » Ici, le développement n'est pas un raisonnement, mais un simple passage en revue d'arguments successifs. On parvient à éviter l'écueil de la contradiction en privilégiant la nuance, ainsi que l'a fait cet autre candidat : « Tout d'abord, la nature forme une entité bienveillante qui "a produit l'espèce humaine" et s'occupe d'elle en lui permettant de survivre. La nature cependant apparaît comme "tout autre", elle est "étrangère" et donc mystérieuse, ainsi elle est parfois source de confusion pour l'homme qui ne peut la comprendre aisément. La nature et l'homme apparaissent donc comme très différents malgré leurs liens. Néanmoins, la nature n'est pas toujours bienveillante. Cependant, elle peut être comprise par l'homme si celui-ci l'observe et expérimente, s'il la découvre et cherche à faire d'elle autre chose qu'une "étrangère". Lorsque l'homme comprend la nature, il est possible alors pour lui de se faire une place parmi elle, voire de devenir indissociable d'elle. »

En somme, le jury conseille de construire un dialogue serré et explicite avec l'énoncé, en reprenant régulièrement les termes tout au long de la dissertation, et non seulement dans les courts paragraphes introduisant les grandes parties ou dans les transitions. Cette reprise doit permettre d'établir la fonction des arguments au regard de l'énoncé, et servir d'appui à un approfondissement de la pensée grâce au déploiement du sens et des connotations des notions-clés. Du reste, il faut tâcher de se positionner par rapport à l'énoncé dès l'élaboration du plan détaillé, au brouillon. Ainsi peut-on, au besoin, réorienter la démonstration pour qu'elle soit plus en prise avec le sujet, en renonçant à certains arguments ou en reformulant d'autres. En explicitant la démarche argumentative, on veillera à sa cohésion. Lors de la préparation au concours, une révision des connecteurs et, plus largement, des moyens grammaticaux pour exprimer les relations logiques peut être nécessaire : elle aidera tant à analyser l'énoncé qu'à structurer le développement.

• Mobilisation du programme

Les œuvres au programme ont été, dans l'ensemble, honorablement travaillées par les candidats, qui n'ignorent pas la nécessité de les maîtriser pour obtenir une note satisfaisante. Le jury déplore cependant une moindre exploitation du recueil de Georges Canguilhem. *La Connaissance de la vie* semblait pourtant de nature à intéresser les étudiants de la filière BCPST par la réflexion sur la biologie qui y est développée. Les sujets du concours sont choisis de sorte que les trois (ou quatre) œuvres étudiées pendant l'année puissent être utilisées à part égale. Le jury sanctionne donc dans la note

l'éviction de l'un des auteurs au programme. Pour donner des repères clairs et chiffrés, chaque grande partie doit contenir au moins une référence pertinente à chaque œuvre. L'exercice de la dissertation comparée exige en outre la mise en dialogue des exemples, ce qui implique que tous les paragraphes argumentatifs comportent au minimum deux exemples tirés d'œuvres différentes. Il ne s'agit pas cependant de se livrer à des comptes d'apothicaires : tout l'enjeu du travail sur thème et sur programme est de pouvoir élaborer, le jour du concours, une réflexion informée et nuancée, aux antipodes d'une addition de citations mémorisées. Négliger l'une des œuvres revient à se priver de ressources précieuses pour mener à bien le raisonnement, qu'une connaissance satisfaisante du programme aide au contraire à construire. Cette année, l'ouvrage de Canguilhem était susceptible d'étayer toutes les étapes de la réflexion sur le propos de François Ost, puisqu'il permet à la fois d'appréhender la spécificité humaine, de ramener l'homme à sa qualité de vivant, et d'identifier des formes de continuité entre l'homme et la nature là où on aperçoit au contraire le plus souvent des ruptures.

Si, lors de la première lecture estivale, tel ou tel ouvrage peut paraître difficile d'accès aux étudiants, ceux-ci disposent de plusieurs mois de préparation au concours pour mieux comprendre les œuvres, avec l'appui de leurs professeurs. Il n'est pas recevable que les candidats relèguent *La Connaissance de la vie* à la deuxième, voire à la troisième partie de la dissertation, ni qu'ils méconnaissent le sens et la portée des passages les plus en vue. Parmi ces derniers figurait la conclusion du chapitre « L'expérimentation en biologie animale » : bien souvent, les candidats y ont trouvé matière à déplorer l'indifférence des hommes envers les animaux, alors que l'image de la route et du hérisson a une visée surtout méthodologique. Il était également préjudiciable de ne pas effectuer de distinction entre les thèses de Canguilhem et celles, certes nombreuses, qu'il reprend et examine. Plusieurs candidats avaient ainsi mémorisé une théorie de Lamarck en laquelle ils ont vu une illustration parfaite du sujet : « Le milieu est [...] extérieur au sens propre du mot, il est étranger, il ne fait rien pour la vie. » (« Le vivant et son milieu », p. 174). Mais tous n'ont pas été en mesure, d'une part, de l'attribuer au naturaliste, et d'autre part, de la situer dans son contexte — Canguilhem ne souscrit pas au lamarckisme, mais retrace l'évolution de la notion de milieu. Un candidat écrit de façon plus fidèle à la pensée du philosophe : « Georges Canguilhem reconsidère la figure du savant qui selon Jacques Noiray "appartient au mythe fondateur de la modernité". Il relativise cette figure du savant, c'est-à-dire de l'homme, en montrant qu'il ne connaît finalement pas très bien la nature et qu'elle lui est "étrangère". C'est le cas quand il cite Lamarck qui pense que "la vie et le milieu qui l'ignore sont deux séries d'événements asynchrones". Darwin le corrige ultérieurement en disant que "le premier milieu dans lequel vit un organisme, c'est un entourage de vivants qui sont pour lui des ennemis ou des alliés, des proies ou des prédateurs". » Une telle assimilation du programme est valorisée, et c'est ce type d'appropriation de chacune des œuvres qu'il convient de se fixer comme but pour réussir l'épreuve d'Humanités.

Le roman de Jules Verne et le récit de Marlen Haushofer ont fait l'objet d'un traitement globalement plus satisfaisant. Certains de leurs passages phares étaient très en prise avec l'énoncé. Beaucoup de candidats avaient ainsi retenu des extraits du chapitre X de la première partie de *Vingt mille lieues sous les mers*, propres à soutenir le constat que la nature pourvoit aux besoins humains : « cette nourrice prodigieuse, inépuisable, elle ne me nourrit pas seulement ; elle me vêt encore. » (p. 150) ; « La mer est le vaste réservoir de la nature. » (*Ibid.*) Nombre d'étudiants avaient également mémorisé des observations de la narratrice du *Mur invisible* susceptibles de nuancer l'idée d'étrangeté radicale de la nature : « je commençais à me sentir le chef de notre étrange famille » (p. 55), « c'était comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées » (p. 215), ou encore : « les barrières entre les animaux et les hommes tombent très facilement » (p. 274). Le jury a évalué la qualité de la mobilisation du programme à la façon dont ces références, assez largement partagées, ont été exploitées.

Pour être portés au crédit du candidat, les exemples doivent, au minimum, être utilisés conformément au sens des œuvres. Pour reprendre les citations précédentes, considérer l'expression « chef de famille » comme la marque d'une volonté de dominer la nature, ou idéaliser la fusion avec la

forêt, sans égard pour la crainte persistante de la déshumanisation que la narratrice du *Mur invisible* éprouve, montrait que cet ouvrage n'avait pas été suffisamment assimilé. Pour être pleinement valorisées, les références doivent, en outre, être commentées, car aucun exemple n'est probant à lui seul : rappeler la formule de Canguilhem selon laquelle « Un homme ne vit pas uniquement comme un arbre ou comme un lapin. » (« Le normal et le pathologique », p. 200) ne faisait pas progresser la réflexion lorsqu'on ne se montrait pas capable de préciser en quoi (nous y reviendrons plus bas). Il y a lieu de mettre en relation l'exemple et l'argument à défendre, d'en préciser brièvement le contexte, et d'avancer une interprétation, toute succincte soit-elle, comme l'a fait un candidat dans la première sous-partie de sa composition : « dans *Le Mur invisible*, la narratrice parvient à survivre malgré ses conditions de vie précaires. Elle parvient à se nourrir en chassant des chevreuils, en pêchant des truites ou en ramassant des orties. Mieux, la découverte fortuite de Bella, qui lui assure par la suite une production régulière de lait, ou du taillis de framboisiers, semble être le signe d'une force supérieure, qui s'assure de sa survie. » Enfin, le degré de maîtrise du programme se mesure au recours à des exemples originaux, attestant une lecture personnelle. Dans une dissertation, le souvenir de l'apparition graduelle de la vie sur l'île de Clermont Tonnerre (*Vingt mille lieues sous les mers*, I, chap. XIX) a ainsi été croisé, de façon appréciable, avec l'évocation plus convenue de la persistance de la vie végétale derrière le mur dans le roman de Marlen Hauhofer, l'optique étant de montrer que le lien entre l'homme et la nature est « unilatéral, car la vie n'a pas besoin de l'homme pour se développer. »

La mémorisation d'un catalogue de citations ne saurait dispenser de la lecture des œuvres, éclairée et enrichie par le cours. Les citations sont en effet un moyen de restituer l'esprit des textes en rappelant leur lettre, et non une fin en soi. À ce propos, le jury a eu la désagréable surprise de trouver, dans quelques copies, des citations fabriquées de toutes pièces. Ceux qui se sont livrés à de tels subterfuges se méprennent non seulement sur le sens du travail de l'année, mais encore sur leur propre capacité à faire illusion, et ils se portent lourdement préjudice. Ces citations factices sont aisément repérables par les correcteurs, qui connaissent les œuvres et disposent des outils informatiques utiles pour confirmer un soupçon, si nécessaire. Mais, le plus souvent, nul n'est besoin de vérifier, car le style jette un jour cru sur la contrefaçon : Canguilhem ne peut « a[voir] écrit que "Les lois sont des cas précis de situation avec des conditions d'application très *précis* qui ne sont pas le reflet de la réalité" », comme aurait voulu le faire croire un étudiant. Par ailleurs, la fréquentation d'un ouvrage devrait donner aux étudiants la faculté de repérer d'éventuelles erreurs dans les documents disponibles en ligne, et susceptibles d'être utilisés comme bases de révision. Surpris de voir revenir dans une poignée de copies une citation qui ne figure pas dans *Le Mur invisible* — « La forêt décide, je m'incline » —, le jury en a recherché la source : elle est répertoriée dans une fiche accessible sur internet où quelques candidats ont puisé, sans recul critique. Au chapitre des citations, il reste à préciser que le jury n'attend nullement que trois passages soient systématiquement produits dans chacune des sous-parties. Deux citations bien choisies et confrontées à bon escient valent mieux que trois passages associés de manière bancale, forcée ou mécanique, l'essentiel étant de rechercher un équilibre à l'échelle des grandes parties, et, *a fortiori*, de l'ensemble du devoir.

Les meilleurs candidats ont bien compris quel usage argumentatif il convient de tirer des exemples. Quant à la nécessité de mobiliser le programme au service de l'argumentation, et aux moyens d'y parvenir, nous renvoyons au rapport de la session 2025 (pages 11 à 13). Nous nous bornons à illustrer cette démarche par l'exemple suivant, dans lequel le candidat situe clairement les exemples par rapport à l'argument et au sujet, les explique et établit entre eux des liens clairs, en particulier en ce qui concerne les deux derniers exemples :

Si les hommes sont liés avec la Nature par leur origine, leur lien n'est que partiel et l'on peut séparer l'homme de la Nature. Georges Canguilhem explique cette différence par le décollement de l'homme et du monde. L'homme est certes un être vivant créé par la Nature, mais il est doté de sa spécificité propre : la pensée, qui lui permet alors de *se distinguer voire de s'élever au-dessus de* la Nature. On ne peut alors que très peu le « ramener » à sa mère créatrice. Selon la narratrice du *Mur*

invisible, « ils [les hommes] possèdent juste assez de raison pour lutter contre le cours naturel des choses » : la raison caractéristique de la pensée humaine permet à l'homme de s'émanciper de la Nature et fait de lui un être à part. Cette séparation s'illustre parfaitement par le Nautilus construit par Nemo, personnage de Jules Verne. Il s'agit d'une prouesse technologique mais le sous-marin marque aussi une barrière physique entre l'équipage et la Nature *représenté* par l'océan. La structure métallique du Nautilus sépare l'homme de son milieu et reflète donc la frontière qui les sépare plutôt que le lien qui les unit.

III. B. Pistes de réflexion

Les pistes de réflexion ci-dessous sont développées suivant le plan dialectique éprouvé qui consiste à étayer la thèse de l'auteur, avant d'en débattre, puis de prolonger la réflexion : certes, mais, dès lors. Elles n'épuisent pas le sujet et ne constituent pas un corrigé-type, mais une ouverture de possibles. Beaucoup de ces possibles ont été aperçus ou parcourus par les étudiants, et certains en ont exploré d'autres. Dans les dissertations les plus réussies, les candidats se sont frayé leur propre voie, de façon méthodique et claire, sans cesser de garder l'énoncé en ligne de mire.

- **Défense et illustration de la citation**

Pour montrer le bien-fondé du propos de François Ost, il était loisible de prendre appui sur les trois temps de la citation, en en respectant l'articulation logique. Les œuvres au programme concourent à présenter l'espèce humaine comme une espèce évoluée que la nature a produite et dont elle permet la survie. La narratrice du *Mur invisible* observe ainsi qu'« être mis au monde et mourir n'est pas un honneur, c'est le sort de toutes les créatures et ça ne signifie rien de plus » (p. 88), tandis qu'en Antarctique, Aronnax demande à Nemo « s'il [a] déjà découvert ce pôle que n'avait jamais foulé le pied d'une créature humaine. » (*Vingt mille lieues sous les mers*, p. 512) Or, dans ces récits, la « force créatrice » (*Vingt mille lieues sous les mers*, p. 361) est une caractéristique essentielle de la nature. Dans le recueil de Georges Canguilhem, c'est plus spécifiquement la vie qui se définit comme processus créateur. Le philosophe cite à ce propos l'*Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard : « la vie c'est la création » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 49). Ce pouvoir démiurgique a cependant moins retenu l'attention des candidats que la capacité de la nature à « assur[er] journallement » la subsistance des hommes, qu'ils ont souvent mise en relation avec le *topos* de la nature nourricière. Ils ont ainsi illustré le sujet de manière pertinente, à condition toutefois de ne pas exagérer la générosité de la nature, qui, selon François Ost, se borne à garantir la « survie ». Le régime alimentaire des personnages des récits au programme a souvent été évoqué, parfois même avec un grand luxe de détails, mais, au-delà des pêches miraculeuses du capitaine Nemo et du lait de Bella, « grande et douce mère nourricière » (*Le Mur invisible*, p. 218), il convenait surtout de souligner le contraste entre deux expériences de la nature très différentes. La mise en dialogue des exemples a en effet vocation à faire ressortir leur spécificité. Le récit postapocalyptique de Marlen Haushofer relate une expérience de survie dans un cadre montagnard hostile. La modicité des ressources présentes dans les Alpes du *Mur invisible* s'oppose à l'abondance qui règne à bord du *Nautilus* : le capitaine Nemo tire du « vaste réservoir de la nature » que la mer-mère constitue pour lui (p. 150) beaucoup plus que le nécessaire, comme il l'explique à Aronnax dans le chapitre « L'homme des eaux ». Si la nature rend l'existence humaine possible quotidiennement, c'est qu'elle est le « milieu » avec lequel l'homme entretient un rapport « fonctionnel », comme l'explique Georges Canguilhem (« Le vivant et son milieu », p. 184). Le philosophe précise, à la suite du biologiste Jakob von Uexküll, qu'il y a lieu de distinguer le milieu de l'environnement géographique et de l'univers de la science, car le milieu est subjectif et centré autour de l'individu qui l'organise en valorisant ce qui satisfait ses besoins propres, alors que l'environnement et l'univers sont des espaces objectifs et neutres (*Ibid.*, p. 185). La réflexion de Georges Canguilhem sur

le milieu était l'un des aspects les mieux connus de son recueil, mais les candidats ne l'ont pas toujours mobilisée à ce stade. Les formes particulières que prend le débat avec le milieu chez l'espèce humaine, en tant qu'elle est le fruit de l'évolution, auraient également pu être envisagées d'emblée. Dans l'introduction de *La Connaissance de la vie*, Georges Canguilhem analyse ainsi la science et la technique : « La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu. [...] N'est-ce pas un spécialiste des problèmes de technologie qui écrit : "On n'a jamais rencontré un outil créé de toutes pièces pour un usage à trouver sur des matières à découvrir" ? » (p. 12-13) Comme l'araignée ou l'oiseau, l'homme « se fai[t] son milieu, se compos[e] son milieu » (« Le vivant et son milieu », p. 184), mais ses méthodes sont plus élaborées que celles des autres vivants, la commune dépendance « à l'égard des sommations du besoin et des pressions du milieu » (« La pensée et le vivant », p. 13) étant du reste de nature à exclure tout mépris humain envers les animaux. Si, dans le roman de Jules Verne, Nemo peut vivre aussi confortablement dans un milieu inhospitalier pour l'homme, c'est qu'il a conçu un sous-marin génial ; quant à la narratrice du *Mur invisible*, elle utilise intelligemment des « outils » beaucoup plus rudimentaires (p. 49-50), et des ressources alimentaires limitées — les pommes de terre et les haricots dont peu de candidats ignoraient l'existence. La diariste les fait fructifier en les cultivant, réfléchissant aux techniques agricoles à mobiliser, à l'aide d'un « almanach paysan » contenant « un grand nombre de renseignements sur le jardinage et l'élevage. » (p. 56)

Cependant, en dépit de leur lien vital originaire, l'expérience de la nature peut être celle de la différence radicale, de l'étrangeté : la nature paraît à l'homme très éloignée voire extérieure, et difficilement saisissable. Cette dimension du sujet a été, dans nombre de copies, abordée sous l'angle des limites de la connaissance humaine ou des « mystères » de la nature. Les candidats auraient cependant gagné à mieux distinguer étrangeté et altérité, et à affiner leur réflexion sur la connaissance à partir des analyses canguilhémiennes. Mettre en avant les limites de l'expérimentation et la vanité des classifications de Conseil ne suffisait pas totalement à étayer la thèse de François Ost. En ce qui concerne l'altérité, il était possible de faire valoir que la nature a créé une infinité de formes de vie nettement différentes de l'homme. Celui-ci en prend conscience avec d'autant plus d'acuité qu'il y est plus rarement confronté. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, Aronnax est le spectateur privilégié de la variété du vivant, dont il ne manque pas de souligner la singularité, qui crée un sentiment d'étrangeté. Le polypier est un « bizarre zoophyte » (p. 316), la cumana un « bizarre animal » (p. 572), « bizarre » est également le crapaud de mer (p. 332). Ainsi que l'avait prédit Nemo, le Professeur voyage dans « le pays des merveilles » (p. 145) où connaissances et classifications sont parfois mises en défaut, comme à l'approche de l'Atlantide : « Quel était ce monde exorbitant que je ne connaissais pas encore ? À quel ordre appartenaient ces articulés auxquels le roc formait comme une seconde carapace ? Où la nature avait-elle trouvé le secret de leur existence végétative, et depuis combien de siècles vivaient-ils ainsi dans les dernières couches de l'Océan ? » (p. 453) Toutes ces questions restent sans réponse. L'altérité prend également dans le récit d'aventures les traits du monstrueux, qu'incarnent de manière superlative les poulpes (II, chap. XVIII). Les candidats ont en général vu dans les monstres l'incarnation de l'hostilité de la nature, alors qu'ils représentent aussi la différence radicale. Dans « La monstruosité et le monstrueux », Canguilhem fait le départ entre ce monstrueux imaginaire, fictionnel, et la monstruosité, fait biologique rare, mais de nature à troubler profondément l'homme confronté au « tout autre » : « l'existence des monstres met en question [...] notre habitude de voir le même engendrer le même » (p. 219). Ce qui apparaît alors, c'est la précarité et le caractère expérimental de la vie, y compris humaine. Cela étant, des formes de vie ordinaires peuvent également être perçues comme « étrangères absolument. » Une proportion assez significative de candidats s'est souvenue de l'impression de distance éprouvée par la narratrice du *Mur invisible* lorsqu'elle observe les animaux qui lui sont les plus familiers, en particulier les chats. Un candidat a cité à ce propos le passage suivant : « les chats obéissent [...] à un cérémonial byzantin et ne supportent pas qu'on les dérange dans leur rite secret. » L'originalité de cette

référence a été portée à son crédit. Le comportement insondable de Perle (p. 126), ou encore l'incompréhension mutuelle entre la narratrice et Bella (p. 123) ont été plus fréquemment mobilisés pour soutenir l'idée que la nature résiste à la compréhension. Cela vaut pour les vivants pris individuellement : parmi les difficultés propres à l'expérimentation en biologie animale, qui n'ont pas toujours été assez détaillées dans les copies, Georges Canguilhem identifie ainsi la spécificité. Les êtres vivants diffèrent de variété à variété, d'espèce à espèce, et l'animal est autre que l'homme, d'où la nécessité de précautions méthodologiques (« L'expérimentation en biologie animale », p. 31-33). Mais la nature est également difficilement saisissable dans son ensemble, car elle est incommensurable avec l'homme, comme certains candidats l'ont souligné à juste titre. Lors du premier été à l'alpage, la narratrice du *Mur invisible*, qui se décrit comme une « spectatrice enthousiaste » du « grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles », le mesure pleinement en observant que « [sa] vie tout entière n'aurait pas été assez longue pour comprendre la plus courte des phases de ce jeu. » (p. 244) Or paradoxalement, c'est la faculté proprement humaine de penser, source des progrès de la connaissance, qui peut expliquer l'existence d'une frontière entre l'homme et la nature. À cet égard, Canguilhem écrit dans l'introduction de *La Connaissance de la vie* que « la pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde. » (p. 12) Le texte liminaire du recueil canguilhémien a été exploité avec finesse dans les meilleurs travaux. L'homme qui pense, prenant la nature pour objet, la met à distance. Le philosophe estime même définitives la « rupture avec la simple vie » et la perte de « l'unité » de l'expérience de la nature (*ibid.*, p. 13), comme si entre celle-ci et l'homme, la solution de continuité était irrémédiable. La lecture des récits au programme semble le confirmer, puisque c'est l'abolition de la pensée consciente qui y permet l'abolition de la limite entre l'homme et la nature. Endormi dans la grotte du volcan où Nemo se ravitaille en sodium, Aronnax rêve « que son existence se réduit à la vie végétative d'un simple mollusque. » (p. 473) Le passage a souvent été judicieusement cité par les étudiants pour illustrer, dans une deuxième ou troisième grande partie, la fusion entre l'homme et la nature. Or, celle-ci ne semble pouvoir avoir lieu que lorsque la pensée est suspendue. La narratrice du *Mur invisible* associe ainsi le retour de la pensée et le sentiment d'extranéité : « Il y avait longtemps que mes pensées avaient cessé, comme si mes soucis et mes souvenirs n'avaient plus rien de commun avec moi. Lorsque je dus me remettre en route, je m'exécutai avec beaucoup de regret et en marchant je redevins cette créature qui seule n'avait pas sa place ici, une créature humaine aux pensées confuses qui brisait les rameaux sous ses lourdes chaussures et se livrait à la sanglante occupation de chasser. » (p. 72-73) L'homme ne vit pas la vie immédiate des animaux. Et la pensée produit la culture, qui met la nature à distance de multiples façons.

Dès lors, la nature et l'homme ont partie liée, sans être superposables : c'est pourquoi l'humanité ne saurait être projetée artificiellement sur la nature, ni appréhendée au seul prisme de cette dernière. L'expression « avoir partie liée » ayant été assez mal comprise, la solidarité de l'homme et de nature et la réciprocité de leurs liens n'ont presque jamais été envisagées à ce moment du développement, ce que le jury n'a pas pénalisé. C'est plutôt dans le débat que les candidats ont mis en avant l'action de l'homme sur la nature, pour l'opposer au rôle actif de cette dernière dans sa survie. Cette démarche était recevable, si elle était claire et explicite. Mais on pouvait également souligner, pour illustrer le propos de François Ost, que si l'homme a *partie liée* avec la nature parce qu'elle garantit sa survie, la nature a, symétriquement, « "partie liée" » avec lui, car en l'habitant et en la transformant, il agit sur elle. Même les lieux les moins accessibles et les moins peuplés portent la marque de l'homme, « créateur de configuration géographique », selon une formule de Georges Canguilhem reprise par certains candidats (« Le vivant et son milieu », p. 182). La montagne autrichienne du *Mur invisible* est traversée par des routes, des chemins et des sentiers, divisée en districts de chasse comme celui de Hugo, ponctuée de fermes et de cabanes, et la préoccupation principale de la narratrice est, au début du roman, de « découvrir un terrain susceptible d'être transformé en petit champ. » (p. 50) Quant aux fonds marins de *Vingt mille lieues sous les mers*, qu'on pourrait croire vierges, ils sont jonchés d'épaves. La marque humaine sur le vivant animal est également bien représentée dans le programme. L'homme a domestiqué certaines espèces, tandis que d'autres s'éteignent du fait de l'homme, localement ou sur

toute la planète. Au début du *Mur invisible*, la narratrice s'étonne ainsi que le chien de Hugo, un braque de Bavière, s'appelle Lynx, « alors que les vrais lynx avaient été exterminés depuis si longtemps que personne ici ne pouvait s'en faire une idée. » (p. 45) Toutefois, le fait que l'homme et la nature soient étroitement liés n'autorise pas à les confondre. Ramener la nature à l'homme, c'est faire preuve d'un anthropomorphisme qui condamne à plaquer sur elle un point de vue humain, nécessairement réducteur, qui ne permet ni de l'expliquer ni de la comprendre. Ainsi, en « assimil[ant] la distribution du sang à partir du cœur et l'irrigation d'un jardin par des canaux », c'est-à-dire en identifiant un processus biologique et une technique humaine, Aristote, Galien et ses successeurs ne se sont pas mis en mesure de découvrir le phénomène de la circulation sanguine, mis en évidence par Harvey (« L'expérimentation en biologie animale », p. 26-27). De la même manière, une conception mécanique de l'organisme (corps ou animal-machine) empêche de le comprendre, parce qu'elle est anthropomorphique (« Machine et organisme », p. 164). Jules Verne suggère les écueils de cette approche centrée sur l'homme d'une autre manière : en protégeant les baleines au motif qu'il s'agit d'« êtres inoffensifs et bons », c'est-à-dire en vertu de critères moraux propres à l'homme (*Vingt mille lieues sous les mers*, p. 496), Nemo manque ce que la narratrice du *Mur invisible* appelle à plusieurs reprises « l'innocence » de la nature – son amoralité (p. 127, 283, 319). La critique implicite de l'anthropomorphisme — qui n'était, il est vrai, pas aisée à repérer — est sans doute passée d'autant plus inaperçue que beaucoup de candidats ont vu dans la nature telle qu'elle est caractérisée par François Ost une mère nourricière. En revanche, dans les dissertations les plus réussies, les étudiants, ont bien compris qu'il est impossible de « ramener l'homme à la nature » car celui-ci possède une conscience. À la fin du premier paragraphe de l'article « Le normal et le pathologique », chapitre dans lequel Georges Canguilhem récuse la limitation de la maladie à un ensemble de phénomènes physico-chimiques, le philosophe exprime cette irréductibilité en une formule caustique : « Un homme ne vit pas uniquement comme un arbre ou comme un lapin. » (p. 200) Lorsqu'il est placé dans un milieu artificiel — face aux machines auxquelles le taylorisme vise à le subordonner —, l'homme saisit « sa propre originalité sous forme du sens des valeurs. » Les valeurs humaines ne sont pas seulement biologiques, vitales, elles sont aussi sociales et existentielles (« Le normal et le pathologique », p. 199). Et de même que la santé réside en « un pouvoir normatif de mettre en question des normes physiologiques usuelles par la recherche du débat entre le vivant et le milieu », de même, « la norme en matière de psychisme humain c'est la revendication et l'usage de la liberté comme pouvoir de révision et d'institution des normes, revendication qui implique normalement le risque de la folie. » (*Ibid.*, p. 217) La révolte de Nemo tend à le montrer. Victime de l'oppression coloniale — *Vingt mille lieues sous les mers* le laisse deviner et *L'Île mystérieuse* le confirmera, le capitaine se soustrait, en vivant sous les eaux, aux lois des hommes qu'il considère comme injustes, sans pour autant revenir à l'état de nature, puisqu'il forme avec ses compagnons une micro-société utopique très hiérarchisée, dotée de ses propres règles et de ses propres coutumes. La narratrice du *Mur invisible* craint, pour sa part, la déshumanisation que son séjour solitaire dans la forêt pourrait causer, et écrit dans son journal que « ce qui est terrible, c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme. » (p. 51) Elle redoute aussi, à l'alpage, une dissolution des « frontières » qui serait négation de soi (p. 215). Enfin, s'il est capital de ne pas rabattre l'homme sur la nature, c'est que sa responsabilité découle de sa spécificité. Seul, il peut réfléchir aux conséquences de ses actes, notamment lorsqu'il cherche à accroître ses connaissances : « le savoir, y compris et peut-être surtout en biologie, est une des voies par lesquelles l'humanité cherche à assumer son destin et à transformer son être en devoir », écrit Georges Canguilhem dans « L'expérimentation en biologie animale » (p. 43). Seul, l'homme peut remplir des devoirs envers le vivant, comme la narratrice du *Mur invisible* qui a la « responsabilité de [ses] bêtes. » (p. 92) Dans cette œuvre, la vision romantique d'une nature source de valeurs est, du reste, largement mise à mal (p. 33).

Le premier moment de la réflexion aura permis de caractériser les liens entre l'homme et la nature, mais également de mesurer l'étendue de la distance qui les sépare, amenant ainsi à comprendre comment la spécificité humaine fonde la possibilité d'un rapport éthique à la nature. Cependant,

l'altérité et l'extranéité de la nature sont-elles si absolues ? Et à l'heure où l'homme tend à se désolidariser de la nature, ne faudrait-il pas l'y inscrire de nouveau ?

- **Débat**

La nature est autre, et dans une certaine mesure étrangère, mais elle n'est ni « "tout autre" » ni « étrangère absolument » pour l'homme. Il l'éprouve intérieurement, et se familiarise avec elle par l'action et la connaissance. La nature n'est pas étrangère à l'homme au sens où elle lui serait totalement extérieure : elle est en l'homme. L'homme, pour n'être pas un animal comme les autres, n'en éprouve pas moins, dans son corps, besoins, maladies, souffrances, et plaisir. À ce propos, les candidats ont assez fréquemment fait référence, de façon tout à fait pertinente, à un passage phare du *Mur invisible* : « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires ou malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. Ils souffrent comme nous si on leur fait mal et ils ont comme nous besoin de nourriture, de chaleur et d'un peu de tendresse. » (p. 274) L'inscription de la nature en l'homme le rapproche des autres espèces animales, et le met à même de les comprendre, en particulier, selon la diariste, parce qu'ils possèdent une commune faculté de souffrir. La nature est également présente en l'homme par l'instinct, qui induit certains comportements : « sorte d'instinct » de conservation qui pousse la narratrice du *Mur invisible* à survivre, ou Ned Land à chasser dans le roman vernien ; instinct grégaire qui amène la protagoniste du récit de Marlen Haushofer à faire famille avec les animaux ; « instinct destructif » qu'Aronnax, dans *Vingt mille lieues sous les mers*, considère comme caractéristique de l'espèce humaine, par opposition à la « force créatrice » de la nature (p. 361). La sauvagerie que l'on se représente comme naturelle, puisque le sauvage est ce qui n'est pas cultivé, domestiqué, civilisé, est même susceptible de se loger dans le cœur de l'homme. Dans le détroit de Torrès, le « brave Conseil » tire sur un « sauvage », un « cannibale » qui a brisé la coquille sénestre dont il vient juste de découvrir qu'il s'agit d'une « merveille », et Aronnax doit lui rappeler qu'« une coquille ne vaut pas la vie d'un homme. » (p. 290) La rencontre avec les Papouas a été utilisée par certains candidats pour illustrer le hiatus entre l'homme et la nature : ils ont avancé que l'homme « primitif », vivant au contact de la nature, n'est pas considéré par ses semblables comme un homme. Mais les derniers chapitres de la première partie du roman de Jules Verne visent surtout à susciter la réflexion sur ce qui sépare la sauvagerie et l'humanité civilisée : « Des sauvages, où n'y en a-t-il pas ? », demande ironiquement le capitaine Nemo au Professeur Aronnax (p. 284). Plus que la naturalité de l'homme, les étudiants ont cependant fait valoir, pour nuancer la thèse de François Ost, que sa dépendance à la nature l'amène nécessairement à se familiariser avec elle, à mieux la connaître. Il la connaît d'abord par l'action. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le métier de harponneur a conféré à Ned Land, qui incarne un rapport pragmatique à la nature, une connaissance approfondie de la faune marine, mise en relief par contraste avec les classifications désincarnées du caricatural Conseil (I, XIV, p. 191-195). Parallèlement, dans le *Mur invisible*, la narratrice apprend empiriquement à connaître le milieu dans lequel elle est désormais destinée à survivre, et elle mesure les progrès accomplis entre le premier été et les suivants : « À cette époque, je ne savais pas encore reconnaître les différents signes qui me permettent à présent de prévoir le temps. Je ne savais jamais si le lendemain il allait continuer à faire beau ou se mettre à pleuvoir. Pendant toute la période des foins je me heurtai à l'incertitude du ciel. Plus tard j'appris à discerner le moment propice, mais le premier été je fus livrée sans défense aux intempéries. » (p. 91) Au-delà de la connaissance empirique, l'homme cherche à établir un savoir scientifique, aspect largement développé dans les copies. Or, selon Canguilhem, ce savoir est profondément enraciné dans la vie, en tant qu'il participe de l'effort du vivant pour s'adapter au milieu : « la connaissance consiste concrètement [...] dans la construction de théories d'assimilation. » (« La pensée et le vivant », p. 12) Assimiler, c'est, au sens étymologique, rendre semblable, intégrer. Dès lors, en assimilant la nature, l'homme la ramène à lui : certes, la pensée est « décollement de l'homme et du monde », mais « sa fin est [...] de permettre

un nouvel équilibre avec le monde, une nouvelle forme et une nouvelle organisation de sa vie. » (*Ibid.*) Ainsi, fort du savoir construit au fil des siècles, Aronnax peut-il « reconnaître » (le verbe est récurrent dans *Vingt mille lieues sous les mers*) tant les terres dans les parages desquelles navigue le *Nautilus* que les différentes variétés de poissons qu'il rencontre. Du reste, l'altérité nourrit la curiosité du Professeur : « Je voudrais avoir observé la complète série des merveilles entassées sous les mers du globe. Je voudrais avoir vu ce que nul homme n'a vu encore, quand je devrais payer de ma vie cet insatiable besoin d'apprendre ! » (p. 327) Enfin, dans les ouvrages littéraires au programme, c'est plus spécifiquement le fait d'habiter la nature qui en réduit l'étrangeté. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, l'observation de la nature est la base de l'élaboration du savoir. Parallèlement, dans le *Mur invisible*, la narratrice note dans son journal : « J'appris à connaître toutes les étoiles, même si je continuais à ignorer leurs noms ; elles me devinrent très vite familières » (p. 221) ; ou encore, de manière plus ambiguë : « Les corneilles se tenaient pendant des heures immobiles sur les pins et attendaient. Leurs sombres contours aux larges becs, se détachant sur le ciel d'un gris-rose, avaient quelque chose qui m'émouvait. Vie étrangère et pourtant familière, sang rouge sous le noir plumage, elles me paraissaient être le symbole de la patience stoïque. » (p. 278-279) Dans le contexte très particulier d'une existence retirée au sein de la nature qui est celui des deux récits au programme, une forme d'assimilation avec le milieu peut même s'opérer. Nemo est devenu « l'homme des eaux », et dans le « milieu étrange » qu'est le théâtre intérieur d'Aronnax, il « prend des proportions surhumaines : ce n'était plus mon semblable, c'était l'homme des eaux, le génie des mers. » (p. 635) De façon beaucoup plus inquiétante, après être retournée voir ce qui se passe derrière le mur, la narratrice du *Mur invisible* a le sentiment que la forêt est vouée à se développer non seulement à l'extérieur, mais en elle, et elle craint la déshumanisation qui la guette : « Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées. » (p. 215)

Cela étant, l'homme, au fil de son histoire, lie de moins en moins partie avec une nature dont l'existence n'est pas totalement solidaire de celle de l'espèce humaine. L'espèce humaine, parce que la pensée est son apanage, tend à se considérer comme une espèce à part, à se dissocier totalement de la nature. Cet argument a fréquemment été mis en œuvre par les candidats dans la première partie de la dissertation, pour penser la frontière entre la nature et l'homme, ce qui était recevable. Il était tout aussi loisible de le mettre en œuvre dans la discussion, pour contester l'idée d'une solidarité définitive entre l'homme et la nature. Dans l'introduction de *La Connaissance de la vie*, Georges Canguilhem remarque que « tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé », d'où une « ironie tempérée de pitié » à l'égard des « vivants *infra-humains*. » (p. 13) La conscience de la différence se solde par une indifférence illustrée par l'attitude de la narratrice du *Mur invisible* envers les pigeons qu'elle croisait sans les voir (p. 257). La vitre qui sépare les passagers du *Nautilus* des fonds marins, observés comme un spectacle, peut être considérée comme le symbole de cette séparation, ainsi que l'ont remarqué plusieurs candidats. Celle-ci s'enracine dans la révolution scientifique qui a vu le jour à l'aube du XVII^e siècle : « On sait ce qui est advenu de l'idée de Cosmos avec Copernic, Kepler et Galilée, et combien fut dramatique le conflit entre la conception organique du monde et la conception d'un univers décentré par rapport au centre privilégié de référence du monde antique, terre des vivants et de l'homme. » (« Le vivant et son milieu », p. 193) À l'époque moderne, la nature est en effet ramenée à une étendue mathématisable, appréhendée de façon mécanique, comme dans la théorie cartésienne de l'animal-machine examinée par Georges Canguilhem dans « Machine et organisme. » Le philosophe y démontre que le mécanisme ne saurait fournir un modèle adéquat pour la biologie. À cet égard, le réductionnisme le plus répandu semble bien être celui qui ramène le corps, humain ou animal, à la matière, et non celui qui assimile l'homme à la nature, faisant l'objet de la critique de François Ost. On comprend également à la lecture de « Machine et organisme » comment la pensée de Descartes, dont l'influence a été considérable, autorise l'homme à ne plus lier partie avec la nature : « Dans la même lettre [lettre à Morus du 21 février 1649], apparaît un fondement moral de la théorie de l'animal-machine. Descartes fait pour l'animal ce qu'Aristote avait fait pour

l'esclave : il le dévalorise afin de justifier l'homme de l'utiliser comme instrument. [...] La mécanisation de la vie, du point de vue théorique, et l'utilisation technique de l'animal sont inséparables. L'homme ne peut se rendre maître et possesseur de la nature que s'il nie toute finalité naturelle et s'il peut tenir toute la nature, y compris apparemment animée, hors lui-même, comme un moyen. » (p. 142-143) L'homme privilégie ses intérêts propres, ou ce qu'il considère comme tels, par rapport à ceux de la nature, qui ne coïncident pas toujours avec les siens. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, l'insouciance de l'exploitation de la « prévoyante nature » (p. 232, 478, 573) conçue comme « nourrice inépuisable » (p. 150), se double de la conscience diffuse que certaines espèces, chassées ou pêchées à outrance, sont en voie d'extinction : baleines et phoques (II, chap. XII), morses (II, chap. XIV), lamantins (II, chap. XVII). La narratrice du roman de Marlen Haushofer imagine que le mur est une invention humaine, « arme idéale qui laissait la terre intacte et ne tuait que les hommes et les bêtes », précisant que « jamais depuis que les hommes existent ils ne se sont souciés d'épargner les bêtes au cours de leurs massacres mutuels. » (p. 48) Ce mépris des animaux est confirmé par l'attitude de l'homme qui tue Taureau et Lynx dans un geste dont la folie trahit, selon la narratrice, un « désir secret de tuer » inhérent à sa « nature » (p. 188). Du reste, si l'homme existe par la nature, la réciproque n'est pas nécessairement vraie. L'homme a partie liée avec la nature, mais la nature n'a pas partie liée avec l'homme au point de ne pouvoir exister sans lui. La narratrice du *Mur invisible* le souligne : « les orties continueront à pousser, même si je les arrache cent fois, et elles me survivront. Elles ont tellement plus de temps que moi. Un jour, je ne serai plus là et plus personne ne fauchera le pré, alors le sous-bois gagnera du terrain puis la forêt s'avancera jusqu'au mur en reconquérant le sol que l'homme lui avait volé. » (p. 215) Dans ce passage, l'emploi du verbe « voler » laisse entendre que la nature a été lésée par l'homme : l'intérêt de la nature et celui de l'homme ne convergent pas. Le scénario apocalyptique du *Mur invisible* est également présent à l'arrière-plan dans *Vingt mille lieues sous les mers*, puisqu'Aronnax envisage la disparition de l'espèce humaine. Il traite cette hypothèse avec légèreté, comme s'il s'agissait de la conjurer : « Eh bien, mon ami, dit Aronnax à Conseil, la terre sera un jour ce cadavre refroidi. Elle deviendra inhabitable et sera inhabitée comme la lune, qui depuis longtemps a perdu sa chaleur vitale. » (p. 421) De fait, la nature, dépourvue d'intentionnalité, n'a pas de projet pour l'homme, contrairement à ce que suggère François Ost. Et celui-ci n'a pas toujours existé : Aronnax se projette aussi en des temps géologiques où l'espèce humaine n'était pas encore apparue. L'homme est le seul à pouvoir lier partie, à être en mesure d'avoir un projet pour lui-même et pour la nature.

Dans ce contexte, il y aurait lieu de « ramener » l'homme à la nature — non pas de le confondre avec elle, mais de l'y réinscrire. Il n'est pas rare que cette idée ait fourni le grand axe de la troisième partie du développement où elle a été inégalement défendue, certains candidats vantant de façon trop simpliste un « retour à la nature » que les œuvres au programme, en particulier *Le Mur invisible*, incitent pourtant à ne pas idéaliser. L'argument aurait également pu être le troisième d'un développement en deux parties, puisqu'il amorce une relecture de la thèse de François Ost dans une perspective écologiste, plus qu'écologique. Les œuvres du programme invitent à comprendre qu'en ne liant plus partie avec la nature, l'homme se met lui-même en danger, puisqu'il participe de la nature. La fiction postapocalyptique de Marlen Haushofer, écrite dans le contexte de la guerre froide et de la menace nucléaire, suscite la réflexion sur les risques du progrès technique. La narratrice est ainsi l'une des rares survivantes de l'arme de destruction massive qui, en tuant tous les animaux de l'autre côté du mur, a sans doute aussi détruit la vie humaine. Le poste radio n'émet plus qu'un « léger grésillement » (p. 29), et la narratrice remarque assez vite que « les vainqueurs ont l'air de se faire attendre. » « Peut-être n'y a-t-il pas de vainqueurs ? », ajoute-t-elle (p. 48). Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, Aronnax réfléchit lui aussi aux effets rétroactifs de l'action anthropique. En Amérique du Sud, au large de l'embouchure du fleuve Maroni, l'observation des lamantins donne lieu aux considérations suivantes : « Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le

mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! Et, s'il faut en croire Toussenel, ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. » (p. 573) Ces « théories » n'empêchent pas la chasse au lamantin. Dans le roman d'aventures, l'imaginaire de la nature inépuisable et le paradigme de la maîtrise et de la possession restent prégnants. Mais il est remarquable de trouver déjà en germe chez Jules Verne une pensée de l'écosystème. En effet, « du point de vue biologique, il faut comprendre qu'entre l'organisme et l'environnement, il y a le même rapport qu'entre les parties et le tout à l'intérieur de l'organisme lui-même » (« Le vivant et son milieu », p. 184). Se désolidarisant de la nature, l'homme se coupe en outre de lui-même en tant qu'être vivant. Le milieu dont l'homme moderne fait partie est largement artificiel. Or, en forgeant un monde artificiel, en excluant la nature du champ de son expérience, l'homme a considérablement appauvri son expérience, comme le comprend rétrospectivement la narratrice du *Mur invisible* : « J'ai toujours aimé les bêtes et ces pigeons maintenant changés en pierre avaient toute ma sympathie, et pourtant je serais incapable d'en décrire un seul. Je ne sais même pas quelle était la couleur de leurs yeux ou de leur bec. Vraiment je n'en sais rien et ce détail montre clairement la façon dont je me déplaçais en ville. C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante. Je ne veux pas dire que ce soit la seule façon de vivre, mais c'est certainement celle qui me convient le mieux. [...] Il m'arrivait de prendre conscience de mon état et aussi de l'état du monde, mais je n'étais pas capable de me démarquer de cette vie stupide. L'ennui que j'éprouvais était celui d'un paisible cultivateur de roses à un congrès de fabricant d'autos. » (p. 256-257) Ainsi, l'expérience imposée de la survie dans la nature, accueillie de manière stoïcienne par la narratrice, lui permet paradoxalement d'exister plus pleinement, conformément à sa nature propre — ce qui n'est pas une raison pour ériger son mode de vie en modèle universalisable. Le capitaine Nemo s'épanouit lui aussi, dans une certaine mesure du moins, au cœur de l'élément liquide, comme en témoigne la tirade lyrique du chapitre X de la première partie du roman, bien connue des candidats : « Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! [...] C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. » (p. 150) Se rapporter à la nature pourrait permettre à l'homme de mieux la comprendre, d'en mesurer toute la valeur, et ainsi de la respecter. La connaissance du vivant, selon Georges Canguilhem, repose sur « une sorte de mimétisme » sur la base duquel le biologiste doit « former progressivement ou mieux [...] mûrir les concepts biologiques. » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 29) Cet aspect de *La connaissance de la vie*, qui concernait directement le sujet, a été trop négligé. La connaissance suppose un décentrement, comme le montre le célèbre paragraphe conclusif de « L'expérimentation en biologie animale », si peu exploité dans les copies conformément à sa visée : s'il est inévitable que le biologiste utilise des « concepts » et des « outils » humains pour cheminer vers les vivants qu'il étudie, son intelligence doit ménager un espace à l'originalité de la vie, et se laisser déconcerter par elle. La considération devient alors possible. « Sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens. L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, que l'araignée sa toile ? » (« La pensée et le vivant », p. 13) Dans *Le Mur invisible*, comme nous l'avons vu plus haut, c'est plutôt la faculté de souffrir qui ouvre la voie à la considération, en particulier à l'égard des animaux, car elle permet d'éprouver une solidarité de destin. Dans *Vingt mille lieues sous les mers* au contraire, la nature est admirée, mais pas nécessairement préservée, précisément peut-être parce que la perspective demeure anthropocentrée. Ned Land tue les espèces menacées dans l'intérêt de la cambuse ou de la science (comme le paradisier de l'île de Gueboroar, p. 279), et Nemo a envisagé de « faire sauter » un îlot désert pour supprimer toute trace des ateliers où le *Nautilus* a été construit (p. 180).

À l'issue de ce deuxième temps de la réflexion, il apparaît non seulement possible, mais encore pertinent de ramener l'homme à la nature qui n'est ni aussi radicalement autre, ni aussi étrangère que

François Ost le prétend. À la dialectique du lien et de la limite, on peut alors substituer la dynamique de la continuité.

- **Prolongement**

Entre l'homme et la nature, la solution de continuité n'est qu'apparente : des phénomènes considérés comme proprement humains se situent dans le prolongement de la nature, et plus précisément de la vie. Cet argument a pu être développé, à ce stade de la dissertation ou plus tôt, par les candidats qui connaissaient le mieux Georges Canguilhem. Dans *La Connaissance de la vie*, le philosophe ramène en effet à leur origine naturelle, vitale, des phénomènes tenus d'ordinaire pour l'apanage de l'homme. Tel est le cas de la technique, par laquelle « l'homme est en continuité avec la vie. » (« Machine et organisme », p. 164) Le chapitre « Machine et organisme » opère un double renversement. D'une part, contre la théorie mécaniste qui explique « la structure et le fonctionnement de l'organisme » (p. 130) à partir de ceux de la machine, comme si les machines avaient toujours existé, Georges Canguilhem montre que c'est en fait la machine qu'il faut comprendre à partir de l'organisme. D'autre part, il soutient que la technique est un phénomène original et spontané, et non l'application de théories scientifiques. Il appuie sa réflexion sur les travaux d'ethnologues comme André Leroi-Gourhan : « Si la percussion, dit-il [dans *Milieu et Techniques*, 1945], a été proposée comme l'action technique fondamentale, c'est qu'il y a, dans la presque totalité des actes techniques, la recherche du contact du toucher » (« Machine et organisme », p. 159). L'outil prolonge le corps. Le terme grec *organon*, qui signifie à la fois l'organe et l'outil, atteste ce lien originel, que le récit de Marlen Haushofer permet également de mesurer. Les outils y sont l'adjuvant de la vie, et c'est le corps, non l'esprit, qui apprend comment les utiliser : « Je posai les bûches sur un chevalet que j'avais sorti du garage et constatai très vite que je ne savais pas m'y prendre avec une scie. Chaque fois, elle restait enfoncée dans le bois et je devais faire de grands efforts pour l'en ressortir. Le troisième jour je compris enfin, ou plutôt mes mains, mes bras, mes épaules comprirent et d'un seul coup ce fut comme si je n'avais jamais rien fait d'autre de toute ma vie que scier du bois. » (p. 93) La technique est bien dans ce passage un « phénomène biologique » — Canguilhem la qualifie de « phénomène biologique universel » (« Machine et organisme », p. 163). Lorsque l'homme oublie la finalité première de la technique, l'adaptation au milieu, elle perd son sens : « Maintenant que les hommes n'existent plus, les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs montrent leur vrai visage lamentable. On en avait fait des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage. » (p. 258-259) La narratrice du *Mur invisible* condamne ici la religion du progrès qui, depuis le XIXe siècle, justifie une course effrénée à l'innovation. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, cette religion n'est pas remise en cause à ce point, mais plus discrètement et ponctuellement interrogée. Toutefois, il est remarquable que le sous-marin génial inventé par Nemo se fonde dans son environnement. Le *Nautilus*, embarcation-coquille, est initialement confondu par Aronnax avec un narval géant, et il « respire à la manière des cétacés. » (p. 293) À l'opposé de la technique, la science, affirme Georges Canguilhem dans le dernier paragraphe de « Machine et organisme », est en « rupture » avec la vie, du moins avec « la simple vie », parce qu'elle en « défait l'expérience » (« La pensée et le vivant », p. 12). Néanmoins, une telle analyse vise, comme la technique, l'accommodation du milieu. Ainsi, la connaissance n'est pas séparée de la vie, elle en est une manifestation. Autrement dit, la mise à distance de la nature inhérente à la connaissance est l'une des façons spécifiquement humaines de s'adapter au milieu, et en ce sens la science se situe dans le prolongement de la vie : « On admet trop facilement l'existence entre la connaissance et la vie d'un conflit fondamental [...]. Or le conflit n'est pas entre la pensée et la vie dans l'homme, mais entre l'homme et le monde dans la conscience humaine de la vie. » (« La pensée et le vivant », p. 12) Les œuvres littéraires au programme présentent aussi la science comme un moyen, illustrant l'idée que « savoir pour savoir ce n'est guère plus sensé que manger pour manger, ou tuer pour tuer » (*Ibid.*, p. 11). Le savoir abstrait, déconnecté de la vie et de l'expérience, y est critiqué. Dans *Vingt mille lieues sous les*

mers, le personnage de Conseil est ridicule, et dans *Le Mur invisible* la narratrice déplore n'avoir acquis à l'école aucune connaissance utile — elle a par exemple appris la botanique uniquement « d'après des livres et des dessins » et elle a oublié le nom des fleurs « comme tout ce qu'on est incapable de se représenter » (p. 97). La porosité de la frontière qui sépare les inventions humaines de la nature se manifeste de façon frappante dans *Vingt mille lieues sous les mers*, où la nature semble parfois anticiper ou au contraire parachever l'œuvre des hommes. L'Arabian Tunnel découvert par Nemo (II, chap. IV et V) préfigure le canal de Suez dont le percement n'est pas encore achevé à l'époque de l'intrigue. Dans le cimetière de corail où les compagnons de Nemo sont ensevelis, « les polypes [...] se chargent [de] sceller [les morts] pour l'éternité » (p. 322). Au fin fond de l'Atlantique, « la durée [du] câble [transatlantique] sera infinie sans doute, car on a observé que l'enveloppe de gutta-percha s'améliore par son séjour dans l'eau de mer. » (p. 613) Comme l'écrit Michel Butor dans « Le point suprême et l'âge d'or dans l'œuvre de Jules Verne », « il n'y a pas de différence irréductible entre les créations des hommes et les phénomènes de la nature. [...] L'homme se trouve en accord profond avec les choses, qui esquissent les inventions des hommes. »

Cette continuité entre l'homme et la nature se traduit par une coévolution dynamique et ouverte. Certains candidats, sensibles au caractère paradoxal de l'expression « terme de l'évolution », se sont employés à le démontrer. L'espèce humaine ne saurait en tout cas être conçue comme le « terme » de l'évolution de la nature. D'une part, on peut contester l'idée qu'une espèce est supérieure aux autres, ou plus évoluée. D'autre part, l'évolution doit être distinguée du progrès, défini comme processus évolutif orienté vers un terme idéal. De façon générale, Canguilhem observe qu'« un genre vivant ne nous paraît [...] un genre viable que dans la mesure où il se révèle fécond, c'est-à-dire porteur de nouveautés, si imperceptibles soient-elles à première vue. Les espèces approchent de leur fin quand elles se sont engagées irréversiblement dans des directions inflexibles et se sont manifestées sous des formes rigides. » (« Le normal et le pathologique », p. 205) Deux directions sont donc possibles : la créativité qui assure la pérennité, et la fossilisation. Plus précisément, en ce qui concerne l'espèce humaine, la notion de progrès est mise en débat dans notre programme. Dans *Le Mur invisible*, c'est une invention humaine qui compromet la survie de l'espèce : « Les inventeurs du mur [...] n'ont fait que suivre leur besoin inné de savoir. Simplement on aurait dû, dans l'intérêt général, les empêcher de mettre leur invention en œuvre. » (p. 88) Parallèlement, Georges Canguilhem affirme que « la naissance, le devenir et les progrès de la science dans une humanité à laquelle on refuse à juste titre [...] la science infuse doivent être compris comme une sorte d'entreprise assez aventureuse de la vie. » (« Le vivant et son milieu », p. 197) Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, la foi dans le progrès est affirmée jusqu'au dernier chapitre (p. 641), et pourtant le doute surgit lorsque Nemo contemple avec nostalgie les ruines de l'Atlantide, où a fleuri une civilisation décrite par Aronnax comme plus belle et plus puissante que cette civilisation moderne que le capitaine rejette (p. 457-459). À l'idée d'évolution finalisée, de progrès, il faudrait donc substituer celle de dynamiques créatrices et ouvertes : « la vie est expérience, c'est-à-dire improvisation, utilisation des occurrences ; elle est tentative dans tous les sens. » (« Machine et organisme », p. 152) Dès lors, il n'existe pas d'erreurs ou d'échecs dans le vivant (« Le normal et le pathologique », p. 206), mais une infinité de normes possibles. C'est tout le sens de la distinction effectuée par Canguilhem entre normalité et normativité. L'opposition valérienne entre l'artificiel et le vivant, reprise par le philosophe dans une note de « Machine et organisme », est également éclairante : « Artificiel veut dire qui tend à un but défini. Et s'oppose par là à vivant. Artificiel ou humain ou anthropomorphe se distinguent de ce qui est seulement vivant ou vital. Tout ce qui parvient à apparaître sous la forme d'un but net et fini devient artificiel et c'est la tendance de la conscience croissante. [...] Si la vie avait un but, elle ne serait plus la vie. » (p. 150). La vie en elle-même n'a pas de finalité, contrairement à la machine, mais aussi au travail, à la pensée consciente, qui sont des processus finalisés et doivent en ce sens être considérés comme artificiels. L'homme ne maîtrise pas ce processus aventureux : « Le grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles, lui, semblait avoir réussi ; il est vrai qu'il n'avait pas été inventé par les hommes. Cependant il n'avait pas fini d'être joué et pouvait bien porter en

lui le germe de son échec. » (*Le Mur invisible*, p. 244) Tous les êtres vivants, et même la nature inerte, évoluent en permanence. Jules Verne fait la part belle au « travail » de la terre, par exemple dans l'ouverture du chapitre « La Méditerranée en quarante-huit heures ». Les vivants partagent donc une histoire évolutive commune. La domestication des animaux est à cet égard paradigmatique. Georges Canguilhem observe à ce sujet que « la vie des animaux domestiques tolère des anomalies que l'état sauvage éliminerait impitoyablement » (« Le normal et le pathologique », p. 209). La mort de Perle, dans *Le Mur invisible*, en fournit un exemple : « Perle était morte parce qu'un de ses ancêtres avait été un chat angora trop sélectionné. » (p. 149) Et inversement, « c'est peut-être le chien qui est responsable de la folie et de la grandeur de l'homme. Même à moi, il m'est arrivé de penser que je devais avoir quelque chose de particulier, quand je voyais Lynx défailir de joie en me regardant. Mais je n'avais rien d'exceptionnel, bien sûr ; Lynx était tout simplement fou des hommes comme tous les chiens. » (p. 136)

Il ressort de tout ce qui précède que la continuité sans coïncidence qui unit la nature et l'homme impose à ce dernier une éthique conjuguant responsabilité et humilité. Un nombre assez significatif de candidats a poursuivi la réflexion sur le plan éthique, sans toujours échapper à la récitation. Pour entraîner l'adhésion, il y avait lieu de maintenir un dialogue serré avec le propos de François Ost. L'orgueil qui porte l'homme à se considérer comme le « terme de [l']évolution » et à se croire supérieur à la nature parce qu'il en diffère est dénoncé dans les trois œuvres du programme. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, l'*hybris* de Nemo, qui croît au fil de la seconde partie du roman, se solde par la disparition du *Nautilus* dans le Maelström. Le sous-marin génial qu'il a créé ne peut résister à la force du tourbillon marin, et le capitaine perd son combat ordalique contre les éléments. Les nombreux succès permis par la technique n'étaient donc que temporaires — du moins est-ce une interprétation possible du dénouement ambigu du roman. Georges Canguilhem rappelle pour sa part les expériences de tératogénie réalisées par Réaumur et Geoffroy de Saint-Hilaire afin de mettre en garde contre la propension humaine au monstrueux. Celle-ci pourrait conduire les scientifiques à « entraîn[er] la nature dans des voies insolites », pour reprendre les termes de Saint-Hilaire, et à franchir les limites éthiques de l'expérimentation : « Que dirons-nous le jour où nous apprendrons qu'on a tenté sur l'homme des expériences de tératogénie ? Du curieux au scabreux et du scabreux au monstrueux, la route est droite sinon courte. Si l'essai de tous les possibles, en vue de révéler le réel, est inscrit dans le code de l'expérimentation, il y a risque que la frontière entre l'expérimental et le monstrueux ne soit pas aperçue du premier coup. » (« La monstruosité et le monstrueux », p. 233) La narratrice du *Mur invisible* condamne, plus généralement, l'orgueil anthropocentrique qui incite les hommes à chercher une explication métaphysique à de simples phénomènes biologiques, à penser qu'ils sont les seuls êtres vivants dont la vie et la mort aient un sens : « Les choses arrivent tout simplement et, comme des millions d'hommes avant moi, je cherche à leur trouver un sens parce que mon orgueil ne veut pas admettre que le sens d'un événement est tout entier dans cet événement. Aucun coléoptère que j'écrase sans y prendre garde ne verra dans cet événement fâcheux pour lui une secrète relation de portée universelle. [...] Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister. Je ne sais pas si j'arriverai un jour à prendre mon parti de cette révélation. Il est difficile de se défaire de cette folie des grandeurs ancrée en nous depuis si longtemps. » (p. 277) Cette prise de conscience n'empêche pas la narratrice de donner sens à son existence en endossant une lourde responsabilité à l'égard du vivant. C'est précisément à la responsabilité envers la nature qu'engagent la spécificité de l'homme et sa continuité avec elle. Georges Canguilhem en souligne la dimension collective : « l'homme peut apporter plusieurs solutions à un problème posé par le milieu. [...] le fait de tenir pour obstacle à un moment ce qui, ultérieurement, se révélera peut-être comme un moyen d'action, tient en définitive à l'idée, à la représentation que l'homme — il s'agit de l'homme collectif, bien entendu — se fait de ses possibilités, de ses besoins, et, pour tout dire, cela tient à ce qu'il se représente comme désirable, et cela ne se sépare pas de l'ensemble de ses valeurs. » (« Le vivant et son milieu », p. 181-182) Les déterminations du milieu limitent certes les possibilités humaines, mais l'initiative reste du côté des hommes qui débattent avec le milieu en opérant ensemble des choix, selon des valeurs non seulement biologiques, mais encore

humaines – et, comme telles, susceptibles d'évolution. S'ouvre alors l'espace de la responsabilité. Seul, l'homme peut « assumer son destin et transformer son être en devoir »³ (« L'expérimentation en biologie animale », p. 43). C'est ainsi que la narratrice du *Mur invisible* conçoit la protection de ses animaux comme un devoir moral : « Quand je repense à ce premier été, il m'apparaît bien plus marqué par le souci que je me faisais pour mes bêtes que par la conscience du caractère désespéré de ma propre situation. La catastrophe ne m'avait dégagée d'une grande responsabilité que pour, sans que je le remarque, m'accabler d'un autre fardeau. » (p. 87) Marlen Haushofer, sur la base d'une expérience fictive de la survie, invite le lecteur à repenser ses relations avec la nature et le vivant, mais aussi les rapports sociaux, et à substituer aux rapports de force une éthique de la responsabilité et de l'amour : « Et pourtant il [...] aurait été possible de vivre autrement. Il n'existe pas de sentiment plus raisonnable que l'amour, qui rend la vie plus supportable à celui qui aime et à celui qui est aimé. Mais il aurait fallu reconnaître que c'était notre seule possibilité, l'unique espoir d'une vie meilleure. » (p. 278) Dans *Vingt mille lieues sous les mers* en revanche, le sens des responsabilités humaines à l'égard du vivant commence à peine à se faire jour. Nemo autorise Ned Land à tuer un dugong pour « procurer de la viande fraîche à [son] équipage », mais pas les baleines au motif que « ce serait tuer pour tuer, [...] privilège réservé à l'homme » — ce qui ne l'empêche pas de massacrer sauvagement les cachalots, prédateurs des baleines (p. 496). La non-coïncidence entre l'homme et la nature invite enfin à conjuguer responsabilité et humilité, sur le plan du savoir comme sur celui de l'action. À propos de la connaissance, compte tenu de « l'écart entre la logique de l'homme et celle de la nature » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 29), Georges Canguilhem fixe le programme suivant : « retenant la formule de Claude Bernard : la vie c'est la création, on dira que la connaissance de la vie doit s'accomplir par conversions imprévisibles, s'efforçant de saisir un devenir dont le sens ne se révèle jamais si nettement à notre entendement que lorsqu'il le déconcerte. » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 49) Le philosophe appelle ainsi de ses vœux un « rationalisme raisonnable », qui « doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice. L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant. » (« La pensée et le vivant », p. 16). Quant à l'action, la lecture du *Mur invisible* rappelle les limites de la puissance humaine. « Je ne suis pas le dieu des lézards ni celui des chats. Je suis en dehors de tout cela et il vaut mieux que je ne m'en mêle pas », écrit par exemple la narratrice en évoquant le souvenir de Tigre lui offrant un lézard et attendant de sa part des félicitations. Plus loin dans le récit, elle observe : « Parfois je ne peux pas m'empêcher de jouer le rôle de la providence ; je sauve une bête d'une mort certaine puis j'en tue une autre parce que j'ai besoin de viande. Mais la forêt vient facilement à bout de mon gâchis. Un nouveau chevreuil grandit et un autre animal court à sa perte. » (p. 214) L'écart entre la logique humaine et celle de la nature se double ici de la conscience de l'incommensurable.

Au fil de cette troisième étape du raisonnement, nous avons envisagé l'homme *avec* la nature (plutôt que l'homme *et* la nature), dans une continuité et une coévolution éthiquement fécondes.

III. Conclusion

Au moment de conclure, les candidats manquent parfois de temps ou d'énergie, et il n'est pas rare que la dernière partie de la composition se réduise à quelques lignes rédigées à la hâte, ou à un rappel pur et simple du plan adopté dans le développement. Il conviendrait d'accorder davantage d'attention à cette ultime étape du travail, où les acquis de l'argumentation menée doivent être ressaisis pour parvenir à un point d'aboutissement précis. En bonne méthode, la conclusion a vocation à donner une réponse ferme à la problématique initialement dégagée. Pour y parvenir, on conseille aux futurs candidats de relire rapidement l'introduction avant de rédiger le bilan de la démonstration, ce qui leur permettra d'améliorer la cohérence de leur travail. Entre l'élaboration de l'introduction, au début de l'épreuve, et

³ Ce passage tronqué, cité plus haut, concerne la biologie : « le savoir, y compris et peut-être surtout la biologie, est une des voies par lesquelles l'humanité cherche à assumer son destin et transformer son être en devoir. »

celle de la conclusion, le projet initial a pris corps, la pensée s'est approfondie et affinée. Cela permet une synthèse qui soit aussi une reformulation. Enfin, il n'est nullement indispensable d'« ouvrir » la réflexion par une question supplémentaire ou par une citation. Si le candidat souhaite proposer un tel élargissement, il doit s'assurer de sa pertinence.

La thèse paradoxale de François Ost traduit toute la complexité de l'expérience humaine de la nature. En effet, le lien d'interdépendance qui unit l'homme et la nature n'empêche pas que ce dernier l'éprouve, parfois de façon très aiguë, comme étrangère et autre. Néanmoins, ce lien, tout autant que la faculté de penser, et donc de connaître, proprement humaine, font que la distance qui les sépare ne saurait être infranchissable. S'il importe alors d'affirmer une distinction ontologique entre l'homme et la nature, comme le fait François Ost, c'est pour fonder les bases d'une expérience éthique, que l'évolution de l'homme a gravement compromise. Il apparaît en effet nécessaire que les hommes se ramènent à la nature, en échappant à la fusion utopique comme à la confusion anthropomorphique, toutes deux délétères. Appelés à assumer dans la nature un destin particulier, les hommes ont à exercer leurs responsabilités dans le cadre d'une coévolution dont il leur faut reconnaître qu'elle échappe en partie à leur maîtrise, et de cette tâche vertigineuse, ils ne peuvent se dédouaner, ni individuellement, ni collectivement. La réflexion de François Ost sur le lien et la frontière ramène finalement à la grandeur et à la misère de la condition humaine, ou plutôt, à son humilité — c'est-à-dire, étymologiquement, à la condition terrestre de l'humanité.

IV. Orthographe, expression et présentation

En matière d'orthographe et d'expression, les progrès sont, dans l'ensemble, assez timides par rapport à la session précédente, et une importante disparité demeure entre les dissertations clairement et correctement rédigées, et celles, encore trop nombreuses, où fleurissent les erreurs. La première partie du rapport d'épreuve de la session 2025 contient des conseils utiles pour améliorer la qualité de l'expression écrite, auxquels nous renvoyons les futurs candidats, en nous bornant à rappeler que la dissertation est un exercice de communication qui exige la maîtrise de la langue. Les erreurs d'orthographe et de grammaire, les impropriétés et les confusions lexicales, lorsqu'elles se multiplient, entravent la lecture en la ralentissant. Elles sont également de nature à peser sur la compréhension du raisonnement, qu'elles obscurcissent. Les fautes de langue sont donc susceptibles de pénaliser doublement les étudiants qui les commettent, car non seulement elles les exposent à perdre jusqu'à deux points sur vingt, mais encore elles portent préjudice à leur argumentation. À cet égard, il ne faut pas négliger le rôle de la présentation de la copie. Elle contribue à la lisibilité et à l'efficacité du propos. Il y a donc lieu de soigner la graphie, et d'éviter autant que possible les ratures à main levée, les astérisques renvoyant à des ajouts en bas de page ou en fin de copie, ou les lignes passées en prévision d'une partie ou sous-partie n'atteignant pas, finalement, l'ampleur escomptée. Le jury attend que les candidats respectent les règles de présentation de la dissertation, mais également qu'ils connaissent les codes typographiques qui s'appliquent à l'énoncé, pour ne pas confondre le titre de l'ouvrage dont la citation est issue, reproduit en italiques (*La Nature hors la loi*), et celui de l'éditeur de cet ouvrage, dont le nom est indiqué en caractères droits (La Découverte).

V. Une excellente copie

L'épreuve d'humanités vise à apprécier, outre l'indispensable connaissance des œuvres, la pertinence de la réflexion, la qualité de l'expression et la faculté d'organiser la pensée. L'auteur, ou l'autrice, de la dissertation suivante possède un très haut niveau de connaissances et de compétences dans tous ces domaines. La seule réserve, minime, porte sur l'introduction, qui, si elle ne laisse pas totalement augurer de la qualité de la composition, a le mérite de la concision. Le dialogue avec le sujet est étroit, le devoir est abondamment nourri de citations et d'exemples précis, le propos est maîtrisé, et

l'orthographe quasiment irréprochable. La copie manuscrite, rédigée dans une écriture assez large, occupe près de onze pages.

« La nature est un temple où de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles. L'homme y passe à travers des forêts de symboles », écrit Baudelaire dans Les Fleurs du mal, soulignant le caractère ambigu du lien entre l'humain et la nature. C'est dans le même ordre d'idées que François Ost écrit en 1995 dans La Nature hors la loi : « Si la nature, au terme de son évolution, a produit l'espèce humaine dont elle assure journallement les conditions de survie, elle est aussi, pour l'homme "tout autre", étrangère absolument. Homme et nature ont "partie liée" sans pour autant qu'on puisse ramener l'un à l'autre. » L'auteur rappelle dans ces lignes que l'homme est une émanation de la nature dans son « évolution », et que c'est elle qui le nourrit et lui permet de vivre. Paradoxalement, elle demeure « étrangère » à l'homme, et bien qu'un lien demeure entre homme et nature, ils ne sauraient être assimilés l'un à l'autre. Pourtant, l'espèce humaine tente parfois de se reconnecter à la nature. L'homme ne peut-il recréer le lien qui l'unissait à la nature pour s'inscrire pleinement en elle ? La nature lui reste-t-elle forcément étrangère ? Nous répondrons à ces questions à l'aune de la lecture de Vingt mille lieues sous les mers paru en 1870, de Jules Verne, du roman autrichien Le Mur invisible, 1963, de Marlen Haushofer, et du recueil de *conférence* La Connaissance de la vie, 1965, de Georges Canguilhem. Nous établirons dans un premier temps que la relation liant l'humain à la nature est ambivalente et complexe. Nous montrerons dans un deuxième temps que l'humain peut tenter de consolider son lien à la nature en se réinscrivant en son sein. Enfin, nous examinerons la fragilité de cette relation entre homme et nature et l'importance de sa préservation.

Nous verrons dans un premier temps que l'humain, pourtant lié à la nature en tant qu'une de ses créations, lui reste souvent étranger. Ainsi, le philosophe Serge Moscovici souligne le rôle de la cynégétisation *de l'humain* dans son affranchissement progressif de la nature.

En premier lieu, la nature est une mère nourricière, une « Alma mater » qui a engendré l'espèce humaine et la nourrit. Aussi, Georges Canguilhem qualifie-t-il la vie de « création continue d'imprévisible nouveauté », c'est une force créatrice qui génère sans cesse de nouvelles formes de vie, elle est « tentative dans tous les sens. » L'humain serait alors un « monstre normalisé », une création de la nature s'étant avérée prolifique. En outre, la nature nourrit l'homme, comme le souligne Jules Verne dans son roman lorsque le professeur Aronnax déclare au capitaine Nemo : « la mer vous sert partout et toujours. » En effet, l'énergie du Nautilus, le bathyscaphe du capitaine, vient de l'électricité produite à partir du chlorure de sodium marin, les marins du Nautilus se nourrissent de la chair du dugong chassé par Ned Land ou encore de confiture d'anémones de mer. Même les tissus à bord du Nautilus proviennent des zostères, ces grandes algues marines. De même, la narratrice du roman de Haushofer se nourrit de ce qu'elle chasse dans la nature ou des fruits qu'elle parvient à glaner, comme les framboises ou les « petites prunes tavelées. » C'est aussi Bella qui incarne la mère nourricière qu'est la nature et la pousse à déclarer : « Je crois que je n'ai vécu que du lait de Bella. » Ainsi, la nature est comme une mère créatrice pour l'humain qui vit en son sein.

Pourtant, la nature reste bien souvent étrangère à l'humain qui peine à la comprendre et à se saisir en son sein. Canguilhem remarque que « tantôt l'homme s'émerveille d'être un vivant » et « tantôt il forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé. » La nature du lien entre homme et nature est alors plus complexe, d'autant que « par une sorte d'inconsciente fatuité », l'homme préfère sa façon de polariser le milieu à celle des autres vivants. La narratrice du roman de Haushofer remarque d'ailleurs que « les insectes [lui] restent encore « étrangers » et que « étranger et méchant restent encore pour [elle] une seule et même chose ». Cette incompréhension d'une nature étrange et étrangère se manifeste également dans le roman de Verne, où le professeur Aronnax s'interroge devant les mystères des fonds marins : « curieuse anomalie, bizarre élément, où le règne animal fleurit et le règne végétal ne

fleurit pas. » En somme, la nature peut s'avérer bien peu conforme à ce que l'humain attend d'elle et souvent lui demeure étrangère.

Plus largement, le lien qui unit l'homme et la nature est très lâche, il laisse beaucoup de jeu et tolère des écarts dans la continuité entre l'homme et la nature. Ainsi, dans le roman de Haushofer, la narratrice déclare à propos de Bella : « Elle sent que je suis chaude et vivante, et que je lui veux du bien, mais nous n'en saurons probablement jamais plus l'une sur l'autre », marquant ainsi la compréhension partielle qu'elles ont l'une de l'autre. Car selon Canguilhem, « un homme ne *vie* pas exactement comme un arbre ou un lapin », l'espèce humaine s'inscrit bien dans le règne du vivant, mais s'en distingue tout de même par sa construction sociale et son Umwelt, prélèvement électif dans la Umgebung, la nature, différent de celui des autres vivants. Enfin le Nautilus dans le roman de Verne illustre bien ce paradoxe : l'humain est immergé dans la mer, cette matrice de toute chose, mais en est en même temps séparé par une vitre en cristal, rompant la continuité entre l'homme et la nature. Homme et nature sont donc à la fois liés et découplés par la complexité de l'expérience humaine de la nature.

Nous prouverons dans un deuxième temps que l'homme peut consolider son lien avec la nature et tenter de ne faire qu'un avec elle. En effet, célébré métaphoriquement par le mythe d'Apollon et Daphné, où Daphné se métamorphose en laurier pour fuir les avances d'Apollon, le retour à la nature peut être perçu comme protecteur et rassurant par l'homme, qui vise à s'en rapprocher.

Tout d'abord, l'homme cherche à comprendre la nature par la technique et la science, qui lui permettent d'accéder à une meilleure connaissance de la nature qui ne lui est alors plus étrangère. Ainsi, Canguilhem rappelle que la science est en continuité avec la vie par la technique, elle est elle-même une émanation de la nature et est née des difficultés rencontrées par l'homme, comme le « problème millénaire de l'assèchement des mines » ayant mené à l'invention de la machine à vapeur. C'est dans ce courant positiviste d'explication de la nature par la science, pensé par Auguste Comte, que s'inscrit le roman de Verne : l'usage de sondes, du sextant, et de l'appareil Rouquayrol-Denayrouze, permettent aux passagers du Nautilus d'en apprendre plus sur le monde sous-marin qui leur paraît alors moins étranger. Dans une moindre mesure, la narratrice du roman de Haushofer regarde la nature à travers des jumelles : *sont* rapport à la nature est amélioré par la technique humaine qui lui en donne une meilleure appréhension. Le progrès technique émanant de la nature est donc un moyen de s'en rapprocher, pour mieux la comprendre.

Plus encore, en s'immergeant complètement dans la nature, l'humain peut resserrer le lien qui l'unit à elle et ne faire plus qu'un avec elle. Dans le roman de Haushofer, la narratrice remarque d'ailleurs : « c'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la nature pour moi est devenue vivante. » Son enfermement prolongé au sein de la vallée des Alpes autrichiennes l'a profondément changée, elle semble peu à peu devenir « une souche brune », comme un arbre, et semble progressivement ne faire plus qu'un avec la nature. L'acmé de cette fusion se manifeste par son expérience onirique de la nature, où elle se rêve mettre au monde « d'étranges êtres couverts de poils », poursuivant ainsi l'action créatrice de la nature. Cet onirisme se retrouve dans le roman de Verne, quand le professeur Aronnax fait un rêve régressif le réduisant à « la vie végétative d'un simple mollusque. » La encore, l'immersion prolongée dans la nature a provoqué chez lui un changement le réinscrivant en continuité avec la nature. Un retour à la nature semble donc possible, voire une fusion entre l'humain et la nature, *telle la narratrice* du Mur invisible sentant pousser en elle les racines de la nature, au risque de l'aliénation.

Plus subtilement, l'intuition, une connaissance instinctive de la nature ancrée en nous, nous rappelle que nous sommes partie intégrante de la nature. Aussi Canguilhem fait-il remarquer que « pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons parfois besoin de nous sentir bêtes. » La connaissance la plus juste du vivant serait en nous. Il invite alors le biologiste à « tenir du vivant l'idée du vivant » pour construire la biologie. Car la connaissance ne peut s'établir « que dans une vision, jamais dans une division », il nous faut donc penser l'homme et la nature comme un continuum. La narratrice du Mur invisible fait elle aussi preuve de fulgurances intuitives, lui révélant comment aider Bella à

accoucher. Un savoir intime, instinctif de la nature refait surface en elle. Comment, dès lors, la nature peut-elle être absolument étrangère à l'humain ?

L'humain et la nature sont indubitablement liés entre eux de manière profonde. Par conséquent, selon Hans Jonas dans Le Principe responsabilité, l'humain doit respecter ce lien à la nature et en est responsable.

Nous montrerons dans un troisième temps que le lien qui nous unit à la nature est fragile et doit être préservé.

En effet, le lien parfois ténu qui relie l'homme à la nature ne saurait être rompu sans conséquences. Le roman de Jules Verne est un manifeste dénonçant à de multiples reprises la chasse des animaux sauvages. Conseil s'interroge ainsi, à propos du dugong : « si celui-ci était le dernier de sa race, ne conviendrait-il pas de l'épargner ? » De même, le professeur Aronnax note à propos de l'enhydre, loutre de mer : « son espèce ne tardera pas à s'éteindre. » Le roman de Marlen Haushofer renforce cette idée, en soulignant la laideur des oléoducs : « nous en avons fait des dieux au lieu de nous en servir comme objets d'usage », et les erreurs commises par l'homme, ayant mené à la catastrophe du mur. Car si les savants qui ont conçu le mur n'ont fait que « suivre leur besoin inné de savoir », on aurait dû « dans l'intérêt général » les empêcher de concrétiser ce projet. Car la connaissance humaine « armée du fer » que mentionne Canguilhem peut sortir du cadre du raisonnable et nous entraîner vers de dangereuses déviations comme Réaumur s'étonnant de ne pas obtenir « des poulets couverts de poils ou des lapins couverts de plumes. » Les expériences de tératogénie sont ainsi vivement critiquées par Canguilhem qui rappelle les écueils d'un passé récent. Le lien unissant l'homme à la nature doit donc être préservé pour le bien de l'humanité comme de la nature, marquant leur interdépendance.

C'est pourquoi, le lien unissant l'homme et la nature doit être renforcé, sublimé, par une expérience plus pure de l'homme au sein de la nature : c'est la contemplation. Le roman de Jules Verne décrit avec précision la joie et la pulsion scopiques que ressentent les passagers du Nautilus lors de l'ouverture de ses panneaux. Le professeur Aronnax s'émerveille de la « diaphanéité de la mer », qu'un « coloriste enragé » semble avoir ornée. Les eaux lui semblent alors « de la lumière liquide » et les glaces dans lesquelles le Nautilus se fraie un chemin, des gemmes constituant un « fourreau d'éclairs. » La dimension poétique et contemplative des listes de créatures marines comme les azurors, « dont le nom passe toute description », est une invitation à la rêverie et à l'émerveillement devant l'incroyable diversité du vivant. Georges Canguilhem souligne également l'admiration qu'ont longtemps suscitée les merveilles et les monstres, qui sont « du monstrueux à rebours mais du merveilleux malgré tout. » La narratrice du roman de Haushofer, quant à elle, ne s'est jamais sentie aussi bien que sur l'alpage, au beau milieu « du grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles. » La contemplation semble donc être un moyen précieux de consolider ce lien à la nature.

Enfin, l'humain, par sa capacité de décollage soulignée par Canguilhem occupe une place singulière et centrale au sein de la nature. Car l'humain est doué d'une conscience réflexive, il peut prendre des décisions, comme le souligne la narratrice du Mur invisible : « Moi seule *peut* faire grâce. » Elle est la seule à pouvoir de temps en temps jouer « le rôle de la Providence », même si cette capacité à percevoir son rôle dans la nature est « un assez curieux cadeau de la nature si on y réfléchissait » car il souligne paradoxalement son impuissance. Selon Canguilhem, l'humain peut même par *moment* se substituer à la nature « car on est toujours, tant que l'on vit, juge et jugé » et l'homme est créateur de configuration géographique. Le massacre des cachalots en est un exemple chez Verne, car reposant sur des considérations morales et esthétiques : « bête cruelle et malfaisante », « animal plutôt têtard que poisson ». Le capitaine Nemo se substitue à la sélection exercée par la nature. Ainsi l'humain pourrait poursuivre l'œuvre de la nature, et poursuivre aussi son action tout en en divergeant.

Au terme de notre réflexion, nous avons montré que l'être humain est une création de la nature et qu'il s'inscrit pleinement en elle pour sa survie. Pourtant, l'homme a beaucoup évolué et se distingue

de plus en plus de la nature. Il lui est donc paradoxalement lié tout en en différant. Mais la science comme la technique, émanation de la nature elle-même, sont autant de moyens pour l'humain de se réinscrire en elle. L'humain peut donc renforcer son lien à la nature par l'immersion, et cela est d'autant plus important que fragiliser ce lien spécial qu'il entretient avec elle peut leur être néfaste à tous deux, soulignant leur interdépendance. Enfin, paradoxalement, c'est en affirmant sa spécificité au sein de la nature que l'humain poursuit son œuvre en exerçant une sélection sur les autres vivants, tels les animaux domestiques. L'humain devient donc à la fois créateur et créature, se substituant à l'*Artifex maximus* cartésien.

En identifiant les manques qui ont affecté les travaux cette année, et en mettant en évidence les aspects les mieux réussis, nous espérons avoir contribué au succès des futurs candidats. Nous les invitons à préparer l'épreuve d'Humanités sérieusement et méthodiquement. Ils se donneront ainsi les moyens d'aborder l'épreuve avec confiance, le jour du concours, et de serrer au plus près la singularité de la thèse qui leur sera soumise, pour développer à partir de celle-ci une réflexion construite, personnelle et étayée.